

LIRE ARISTOTE EN LANGUE
VERNACULAIRE : LES *QUESTIONS*
SUR LES MÉTÉOROLOGIQUES
DU MANUSCRIT LUCCA,
BIBLIOTECA STATALE, MS. 1385

Aurora PANZICA

À Ruedi Imbach

Abstract

This article concerns a unique document: a reworking, in the vernacular language of North-East Italy, of Radulphus Brito's *Questiones in Meteorologica*, transmitted in Lucca, Biblioteca Statale, ms. 1385 and dating from the first half of the fourteenth century. After briefly reviewing the two known stages of the medieval reception of Aristotle's *Meteorology* in the vernacular, namely Mahieu le Vilain's *Livre des Météores* and the anonymous Florentine *Metaura*, I provide an overview of the structure and content of the Lucca commentary, especially in relation to its main source, Radulphus Brito's *Questiones in Meteorologica*. I then put forward hypotheses concerning what led the anonymous author of the Italian vernacularisation to turn to Radulphus Brito's commentary, hypotheses which may explain, in a more general way, the fortune of Aristotle's *Meteorology* outside the university. Finally, I present a comparison between the three vernacular versions identified so far.

1. *Introduction*¹

La fortune médiévale des *Météorologiques* d'Aristote en langue vernaculaire a jusqu'à présent été étudiée par les historiens de la langue

1. Je ne saurais remercier assez Valérie Cordonier, Ruedi Imbach, Joëlle Ducos et Rita Librandi, qui, avec leur lecture patiente et leurs remarques précieuses, m'ont aidée à améliorer la forme et le contenu de cette étude, réalisée dans le cadre du financement P2FRP1_191514 du FNS. Cet article a été soumis pour l'évaluation en mai 2021. En sep-

plutôt que par les historiens de l'aristotélisme. Pourtant, la circulation des textes aristotéliens (et de leurs commentaires latins) dans des contextes extra-universitaires et dans des langues vernaculaires doit retenir l'attention de l'historien de la philosophie médiévale et l'amener à s'interroger sur leur nature, leur fonction, leur public².

tembre 2021, le comité de lecture de la revue m'a communiqué que des tableaux comparant la liste des questions et le prologue du commentaire de Lucques avec sa source, les *Questions* de Raoul le Breton, qui constituaient les annexes I et II de mon étude, étaient également présents dans une publication à paraître inconnue de moi : E. RUBINO, « A proposito delle 'disputazioni delli filosofanti'. Il Libro de methaura contenuto nel codice 1385 della Biblioteca Governativa di Lucca », dans : *Giornale critico della filosofia italiana* 100/3 (2021), pp. 473-494. Après avoir pris connaissance de cette publication, j'ai estimé utile de garder l'annexe I de mon étude, car elle présente la liste des questions en entier, alors que le tableau d'Elisa Rubino ne fournit qu'un échantillon. Je remercie vivement Guy Guldentops pour la patience et la précision avec laquelle il a suivi toutes ces démarches, ainsi que pour ses observations critiques et ses intégrations bibliographiques lors du processus de publication.

2. Le thème du rapport entre philosophie et laïcs au Moyen Âge a été porté à l'attention des chercheurs par Ruedi Imbach, dans une série de publications qui ont inauguré ce domaine de l'historiographie : *Laien in der Philosophie des Mittelalters. Hinweise und Anregungen zu einem vernachlässigten Thema*, Amsterdam 1989 ; *Dante, la philosophie et les laïcs : initiations à la philosophie médiévale*, Paris/Fribourg 1996 (chapitre III, pour les ouvrages destinés aux laïcs ; pp. 73-80, pour les traductions en langue vernaculaire d'ouvrages latins) et, plus récemment, R. IMBACH et C. KÖNIG-PRALONG, *Le défi laïque. Existe-t-il une philosophie de laïcs au Moyen Âge ?*, Paris 2013, qui reprend des publications précédentes de ces deux chercheurs. Sur la philosophie en langue vernaculaire au Moyen Âge on consultera également D. PERLER (éd.), *Filosofare in lingua volgare = philosophen en vulgaire = Philosophieren in der Volkssprache: Akten des Kolloquiums am Istituto Svizzero di Roma vom 15.-17. Juni 2011 zu Ehren von Ruedi Imbach*, Sonderheft der *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* 2012 – en particulier l'article de L. BIANCHI, « Volgarizzare Aristotele: per chi? », pp. 480-495, qui concerne les traductions du XV^e siècle, mais dont certaines conclusions peuvent s'appliquer également à la période précédente ; une autre contribution du même auteur sur l'aristotélisme vernaculaire de la Renaissance, mais d'utilité également pour la période médiévale, est la suivante : L. BIANCHI, « Per una storia dell'aristotelismo 'volgare' nel Rinascimento: problemi e prospettive di ricerca », dans : *Bruniana & Campanelliana* 15 (2009), pp. 367-385, en particulier pp. 367-369. À la p. 378, n. 3, Bianchi mentionne quelques paraphrases et adaptations des *Météorologiques* d'Aristote publiées à la Renaissance, parmi lesquelles la *Methaura* florentine, sur laquelle nous allons revenir plus bas. Sur les textes scientifiques médiévaux en langue vernaculaire, voir R. GUALDO (éd.), *Le parole della scienza. Scritture tecniche e scientifiche in volgare (secoli XIII-XV). Atti del Convegno (Lecce, 16-18 aprile 1999)*, Lecce 2001 (dans lequel les textes scientifiques sont considérés plutôt du point de vue linguistique) ; R. LIBRANDI, « Il lettore di testi scientifici in volgare », dans : *Lo spazio letterario del Medioevo*, vol. 2 : Il medioevo volgare. III. La ricezione del testo, Roma 2003, pp. 125-154 ; R. LIBRANDI et R. PIRO (éds.), *Lo scaffale della biblioteca scientifica in volgare, secoli 13.-16. Atti del Convegno, Matera, 14-15 ottobre 2004*, Firenze 2006 ; M. GOYENS, P. DE LEEMANS et A. SMETS (éds.), *Science Translated: Latin and Vernacular Translations of Scientific Treatises in*

Les traductions en langue vernaculaire constituent plutôt des adaptations que des traductions au sens philologique du terme, car elles présupposent une réélaboration de leur source. Ces textes réalisent donc un compromis entre traduction et commentaire, car la source est souvent accompagnée de textes secondaires – qui, dans le cas des traductions aristotéliennes, sont souvent tirés des commentaires les plus répandus dans les écoles. En ce sens, on peut affirmer que la vernacularisation est essentiellement une contamination, car elle réalise un transfert de connaissances d'un milieu culturel à un autre. Dans le cas des traductions de commentaires universitaires, il s'agit de rendre des textes élaborés par et pour des spécialistes rompus à

Medieval Europe, Leuven 2008. Sur les enjeux culturels de la traduction du latin en langue vernaculaire, voir S. LUSIGNAN, *Parler vulgairement: les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris/Montreal 1987 ; G. CONTAMINE (éd.), *Traductions et traducteurs au Moyen Âge. Actes du colloque du CNRS organisé à Paris, Institut de recherche et d'histoire des textes, les 26-28 mai 1986*, Paris 1989 ; J. BEER (éd.), *Medieval Translators and Their Craft*, Kalamazoo (MI) 1989 (en particulier la contribution de I. A. SHORE, « A Case Study in Medieval Nonliterary Translation: Scientific Texts from Latin to French », pp. 297-327) ; J. BEER (éd.), *Translation, Theory and Practice in the Middle Ages*, Kalamazoo (MI) 1997 ; *Early Science and Medicine* 3/2 (1998) ; L. CIFUENTES, « Vernacularization as an Intellectual and Social Bridge: The Catalan Translations of Teodorico's *Chirurgia* and of Arnau de Vilanova's *Regimen Sanitatis* », dans : *Early Science and Medicine* 4/2 (1999), pp. 127-148 ; L. M. ELDREDGE, « The English Vernacular Afterlife of Benvenutus Grassus, Ophthalmologist », dans : *Early Science and Medicine* 4/2 (1999), pp. 149-163 ; W. CROSSGROVE, « The Vernacularization of Science, Medicine, and Technology in Late Medieval Europe: Broadening our Perspectives », dans : *Early Science and Medicine* 5 (2000), pp. 47-63 ; J. HAMESSE (éd.), *Les traducteurs au travail, leurs manuscrits et leurs méthodes. Actes du Colloque international organisé par le Ettore Majorana Centre for Scientific Culture (Erice, 30 septembre – 6 octobre 1999)*, Turnhout 2001 (en particulier, pour le but de notre article, la contribution de J. DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain. Traduction et commentaire des *Météorologiques* », pp. 285-309) ; N. BRAY et L. STURLESE (éds.), *Filosofia in volgare nel Medioevo*, Louvain-la-Neuve, 2004 ; L. BIANCHI, S. GILSON, J. KRAYE (éds.), *Vernacular Aristotelianism in Italy from the Fourteenth to the Seventeenth Century*, London 2016 (en particulier les contributions d'Ivano Del Prete et de Simon Gilson sur la météorologie vernaculaire à la Renaissance italienne). Sur les traductions en langue vernaculaire en Italie à l'époque qui nous concerne, voir A. CORNISH, *Vernacular Translation in Dante's Italy: Illiterate Literature*, Cambridge 2011 ; S. LUBELLO (éd.), *Volgarizzare, tradurre, interpretare nei secc. XIII-XVI, Atti del Convegno internazionale di studio "Studio, archivio e lessico dei volgarizzamenti italiani" (Salerno, 24-25 novembre 2010)*, Strasbourg 2011 ; C. CASAGRANDE et G. FIORAVANTI (éds.), *La filosofia in Italia al tempo di Dante*, Bologna 2017 ; L. STURLESE, « Some Remarks on Vulgarization of Philosophy in the Middle Ages », dans : M. ABRAM, S. HARVEY et L. MUEHLETHALER (éds.), *The Popularization of Philosophy in Medieval Islam, Judaism, and Christianity*, Turnhout 2022, pp. 419-431, en particulier pp. 419-425.

l'exercice de la logique aristotélicienne accessibles à un public de laïcs, certes cultivé, mais étranger aux termes techniques des écoles.

Au sein de l'histoire, en grande partie encore à écrire, de l'aristotélisme médiéval en langue vernaculaire, les *Météorologiques* occupent une place unique. Premier ouvrage aristotélicien traduit en langue vernaculaire, ce texte, disponible dans deux versions latines³, fait en effet l'objet de deux entreprises de vulgarisation, menées dans des contextes sociaux et linguistiques distincts entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle : la première, en français, se réalise dans un cadre courtois, alors que la deuxième, en florentin, se dirige vers un public bourgeois⁴. Il me semble utile de revenir brièvement sur ces deux étapes de la réception des *Météorologiques* avant d'aborder un troisième, nouveau document à ajouter au dossier de l'Aristote en langue vernaculaire.

2. La version française de Mahieu le Vilain

L'œuvre de Mahieu le Vilain, originaire de Neufchastel de Drincourt (aujourd'hui, Neufchâtel-en-Bray), en Normandie⁵, est intéressante à

3. La première traduction (*translatio vetus*), qui remonte à la seconde moitié du XII^e siècle, se présente comme un texte composite. Le quatrième livre a été traduit du grec par Henri Aristippe (E. RUBINO (éd.), *Meteorologica, liber quartus. Translatio Henrici Aristippi*, Turnhout 2010), tandis que les trois premiers livres ont été traduits par Gérard de Crémone à partir de la paraphrase arabe du texte aristotélicien réalisée par Yahya Ibn al-Batriq, un traducteur syriaque actif vers la fin du IX^e siècle (P. L. SCHOONHEIM (éd.), *Aristotle's Meteorology in the Arabico-Latin Tradition: A Critical Edition of the Texts, with Introduction and Indices*, Leiden/Boston/Köln 2000). La plupart des manuscrits qui transmettent cette traduction ajoutent, à la fin du quatrième livre, des chapitres sur les minéraux, traduits de l'arabe vers 1190 par Alfred de Sareshel à partir du *Livre de la Guérison* d'Avicenne (E. RUBINO et S. PAGANI, « Il *De mineralibus* di Avicenna tradotto da Alfredo di Shareshill », dans : *Bulletin de Philosophie Médiévale* 58 (2016), pp. 23-87). La deuxième traduction (*nova translatio*, éditée par G. VUILLEMIN-DIEM, *Meteorologica, Translatio Guillelmi de Morbeka*, Bruxelles 2008, 2 vols.), réalisée à partir de l'original grec, a été achevée par Guillaume de Moerbeke dans le troisième quart du XIII^e siècle. Pour l'histoire, synthétique et détaillée à la fois, de ces traductions, on se référera à l'introduction de Gudrun Vuillemin-Diem, vol. 1, pp. 1-41 et 340-349.

4. L'unicité de la place des *Météorologiques* au sein du mouvement de traduction du latin en langue vernaculaire a été soulignée par C. MARTIN, « Meteorology for Courtiers and Ladies: Vernacular Aristotelianism in Renaissance Italy », dans : *Philosophical Readings* 4/2 (2012), pp. 3-14. Voir également C. TARDELLI TERRY, « Reading Aristotle through Dante: The Case of *Meteorologica* in Francesco da Butti's 'Commento' », dans : *Medium Ævum* 86 (2017), pp. 350-364.

5. G. BEAUJOUAN, « Mahieu le Vilain », dans : G. HASENOHR et M. ZINK (éds.), *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, Paris 1992, p. 978.

plusieurs égards. Engagé au même temps sur le front de la constitution du savoir scolastique en latin⁶ et de la vulgarisation en langue vernaculaire, il est l'auteur de la première traduction d'un texte aristotélicien du latin en langue vernaculaire⁷. Rédigée entre 1290 et 1302, année de la mort de son dédicataire, le comte d'Eu Jean II de Brienne⁸, la traduction de Mahieu le Vilain précède de presque un siècle – et on l'oublie trop souvent – les traductions françaises des textes aristotéliciens de philosophie naturelle et morale réalisées par Nicole Oresme à la demande de Charles V⁹. La traduction, qui est transmise

6. D'après Gudrun Vuillemin-Diem, Mahieu le Vilain serait l'auteur d'un commentaire des *Météorologiques* d'Aristote (livres II, 9–III) qui complète la *Sententia super Meteora* de Thomas d'Aquin, restée inachevée en II, 8. Voir à ce propos A. DONDAINE et L.-J. BATAILLON, « Le commentaire de saint Thomas sur les *Météores* », dans : *Archivum Fratrum Praedicatorum* 36 (1966), 81-153 ; K. WHITE, « Three Previously Unpublished Chapters from St Thomas Aquinas's Commentary on Aristotle's *Meteora: Sententia super Meteora* 2. 13-15 », dans : *Mediaeval Studies* 54 (1992), pp. 49-93 ; G. VUILLEMIN-DIEM, « Anonymus Normannus (Mahieu le Vilain): *Super Meteora* II.9–III. Zur Identifizierung des Autors, zur Eigenart des Textes, mit einer Edition von zwei Kapiteln der noch unveröffentlichten Schrift », dans : *Recherches de Théologie et Philosophie Médiévales* 71 (2004), pp. 1-130.

7. Une première édition de ce texte a été réalisée par R. EDGREN, *Mahieu le Vilain, Les metheores d'Aristote*, traduction du XIII^e siècle, Uppsala 1945. Sur cette traduction, voir notamment J. DUCOS, *La météorologie en français au Moyen Âge (XII^e-XIV^e siècles)*, Paris 1998, 209-281 ; EAD., « L'œuvre de Mahieu le Vilain. Traduction et commentaire des *Météorologiques* », dans : J. HAMESE (éd.), *Les traducteurs au travail, leurs manuscrits et leurs méthodes*, Turnhout 2001, pp. 285-309 ; ainsi que, pour un bref aperçu, la notice rédigée par J. DUCOS, dans : C. GALDERISI (éd.), *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles). Étude et répertoire*, 3 vols., Turnhout 2011, vol. 2, tome 1, p. 64.

8. Jean de Brienne a été comte d'Eu de 1294 à 1302. D'après le prologue du manuscrit de Saint-Petersbourg, qui diffère de celui du manuscrit de Bruxelles, le dédicataire de l'ouvrage n'est pas encore devenu comte. Monfrin a donc situé la traduction avant 1294, mais en tout cas après 1290, Jean de Brienne étant né vers 1275-80 : J. MONFRIN, « Jean de Brienne, comte d'Eu et la traduction des *Météorologiques* d'Aristote », dans : *Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Compte-rendus des séances de l'année 1996*, Paris 1996, p. 32. D'après Joëlle Ducos, l'évolution dans les modalités d'équivalence linguistique indiquerait une réflexion longue et une rédaction prolongée pendant plusieurs années : le destinataire aurait donc pu devenir comte entre le début et la fin de la rédaction. Ces considérations amènent donc Ducos à situer l'ouvrage entre 1290 et 1302. Voir DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 305-306.

9. Mahieu le Vilain expose ses difficultés à traduire un texte scientifique en vulgaire dans le prologue de sa traduction : « Mes sachiez, l'en ne peut pas si proprement translater science en franchois comme en latin, neporquant ce est le livre de natures que l'en peut plus proprement estraire en franchois », ms. Saint-Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, Fr. f. v. XVII.1, f. 1, cité d'après DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », p. 286, n. 3. Piotr Petrovitch Doubrovski, le premier conservateur de la bibliothèque de Saint-

en deux manuscrits et qui se fonde sur la version gréco-latine des *Météorologiques*, se limite aux trois premiers livres du texte aristotélien, laissant de côté le quatrième – un élément important, que nous allons retrouver dans toutes les autres versions de ce texte en langue vernaculaire¹⁰.

Dans le prologue qui précède la traduction, Mahieu le Vilain exprime le désir d'être fidèle à sa source, ce qui ne l'empêche pas d'intervenir dans le texte pour récapituler des parties, expliciter les enchaînements logiques et les liaisons entre les chapitres, ainsi que pour clarifier le propos d'Aristote afin de le rendre plus accessible à son lecteur. Pour ce faire, le traducteur puise du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, auquel il se réfère explicitement¹¹, et du commentaire de

Pétersbourg, considérait le manuscrit Fr. F. v. XVII.1, qu'il avait emmené en Russie, comme l'original, et le datait de 1280. Des études codicologiques et linguistiques ont permis de réfuter ces thèses : DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 306-307. Il reste que la traduction de Mahieu le Vilain se situe bien avant les traductions oresmiennes de l'*Éthique* (A. D. MENUT, *Maistre Nicole Oresme: Le livre de Éthiques d'Aristote, Published from the Text of MS. 2902, Bibliothèque Royale de Belgique, with a Critical Introduction and Notes*, New York 1940), de la *Politique* (A. D. MENUT, *Maistre Nicole Oresme: Le livre de Politiques d'Aristote. Published from the Text of the Avranches Manuscript 223, with a Critical Introduction and Notes*, Philadelphia 1970), du *Traité du ciel* (A. D. MENUT et A. J. DENOMY, *Le livre du ciel et du monde*, Madison 1968) et des *Yconomiques* (A. D. MENUT, *Maistre Nicole Oresme. Le livre de Yconomique d'Aristote. Critical Edition of the French Text from the Avranches Manuscript with the Original Latin Version, Introduction and English Translation*, Philadelphia 1957), réalisées entre 1372 et 1377.

10. Les deux manuscrits portent les cotes Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 11200 et Saint-Pétersbourg, Bibliothèque nationale de Russie (Российская национальная библиотека), Fr. F. v. XVII.1, f. 1r-39v. Un troisième manuscrit ayant appartenu à Charles V et aujourd'hui perdu, se trouvait dans la bibliothèque du Louvre, comme l'atteste un inventaire compilé en 1373 (L. DELISLE, « Notices sur deux livres ayant appartenu au roi Charles V », in *Notices et extraits des manuscrits* 31 (1884), pp. 1-16 ; *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris 1907, vol. 1, p. 264 ; vol. 2, p. 81). Delisle a montré que le manuscrit de Bruxelles faisait également partie de la bibliothèque de Charles V (DELISLE, « Notices sur deux livres », 15), qui possédait donc au moins deux copies de la traduction française des *Météorologiques*. L'édition d'Edgren se fonde exclusivement sur le manuscrit de Bruxelles, qui s'arrête au cinquième chapitre sur six du troisième livre. Joëlle Ducos signale que le manuscrit Saint Pétersbourg, Fr. F V XVII transmet les trois premiers livres de manière intégrale : DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », p. 280, n. 5.

11. ALEXANDER APHRODISIENSIS, *Expositio libri Meteorologicorum Aristotelis. Translatio Guillelmi de Moerbeka*, éd. A. J. SMET, Leuven 1968. Mahieu le Vilain se réfère à Alexandre, par exemple, à propos de l'apparition de plusieurs arcs-en-ciel (ms. Saint-Pétersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, Fr. F. v. XVII.1, f. 33v) ou de la place du quatrième livre des *Météorologiques* dans l'économie du traité (ms. Saint-Pétersbourg,

Thomas d'Aquin, qu'il ne mentionne pas¹². Mahieu le Vilain intègre, en outre, des passages tirés des ouvrages de Sénèque, de Galien et d'Hippocrate, ainsi que des digressions concernant des croyances populaires¹³. Le premier livre, qui contient un grand nombre de développements sur l'ordre de l'univers, se présente comme un compendium de la physique et de la cosmologie aristotéliennes¹⁴. D'autre part, Mahieu supprime des développements qui lui semblent à la fois peu utiles et trop techniques, comme les démonstrations géométriques de la forme du halo et de l'arc-en-ciel présentées au troisième livre des *Météorologiques*¹⁵. En ce sens, sa traduction ne se présente pas comme

Bibliothèque nationale de Russie, Fr. F. v. XVII.1, f. 39r-v). Voir à ce sujet DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 300-301.

12. D'après Joëlle Ducos, les explications linguistiques avec des équivalents latins des mots grecs sont traduites directement de Thomas : DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », p. 304. D'autres correspondances entre le texte de Mahieu le Vilain et le commentaire de Thomas se constatent au chapitre sur les tremblements de terre (II, 7, ms. Saint-Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, Fr. F. v. XVII.1, f. 29r). Kevin White a en outre trouvé des correspondances entre la traduction de Mahieu le Vilain et les chapitres 13-15 du deuxième livre du commentaire de Thomas : K. WHITE, « Three Previously Unpublished », pp. 67-68.

13. Les passages tirés de Sénèque se lisent à la p. 42 de l'édition publiée par Edgren ; les passages tirés de Galien et d'Hippocrate, à la p. 57. Des digressions concernant des croyances populaires se retrouvent, par exemple, au douzième chapitre du premier livre, à propos de la croyance médiévale selon laquelle un cadavre saigne en présence de son assassin (f. 14v du manuscrit de Saint-Petersbourg : DUCOS « L'œuvre de Mahieu le Vilain », p. 290) ou au premier chapitre du troisième livre, dans lequel Mahieu le Vilain réfute la croyance couramment répandue selon laquelle des bêtes et des hommes sont emportés dans les typhons par des démons (f. 32v du manuscrit de Saint-Petersbourg : DUCOS « L'œuvre de Mahieu le Vilain », p. 291, n. 21).

14. DUCOS, *La météorologie en français*, p. 191 ; EAD., « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 297-298.

15. Dans le manuscrit de Saint-Petersbourg, ces interventions sont signalées par les passages suivant : « Et que ce coviengne il estre porroit l'en pruver par description en figure de geometrie, mez la figure est trop forte a entendre et de poi de prufit, par quoi orendroit je m'en souffiroi », ms. Saint-Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, Fr. F. v. XVII.1, f. 35v, cité d'après DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », p. 292 ; « Or veut le philosophe rendre la cause par quoi l'arc en ciel apert en ronde figure, mez, sire conte, vous devez savoir que cest capistre est si fort que nus ne le porroit translater en romans quar il est tout de geometrie et en nostre romans n'a paz moz que les moz de cest capistre peussent senefier, mez nous l'avon exposé as escoles Phelippe de Paris en latin selon nostre pooir. Or passeront avant a l'autre capistre », f. 38v, cité d'après DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 292-293. Joëlle Ducos souligne que le manuscrit de Bruxelles, qui a servi de base à l'édition d'Edgren, présente à cet endroit une contradiction, car le développement géométrique sur le halo, annoncé comme supprimé, se retrouve à la fin du texte. Joëlle Ducos en conclut qu'il s'agit d'une addition postérieure.

une simple reproduction du texte de base, mais comme une adaptation et un commentaire¹⁶. D'autres interventions concernent l'actualisation du texte, notamment avec l'élimination des références à l'éternité du monde et avec l'introduction d'un éloge du royaume de France, héritier du savoir et de la puissance qui, par un mouvement progressif et linéaire, se sont transférés de l'Orient vers l'Occident¹⁷. Pour en rester aux versions françaises de textes aristotéliens, il est intéressant de remarquer que la même idée d'une *translatio imperii* – et, en même temps, d'une *translatio studiorum* – qui, de l'Orient, s'achève en France, se lit dans une glose du *Livre de Politiques* de Nicole Oresme¹⁸. Il n'est pas exclu qu'il y ait un lien entre les deux textes, d'autant plus que, comme nous l'avons vu, la traduction de Mahieu le Vilain circulait dans le milieu de Charles V, dont la bibliothèque en possédait deux copies. Ce lien semble être confirmé par le fait que, dans cette glose du *Livre de Politiques*, Oresme reprend un passage de la première rédaction de ses *Questions sur les Météorologiques*¹⁹.

Au niveau linguistique, Mahieu le Vilain s'efforce de trouver des équivalents français pour les mots techniques de la météorologie, afin de ne pas alourdir son texte avec des translittérations et des décalques du grec ou du latin. À titre d'exemple, il préfère au terme latin « iris » son équivalent français « arc-en-ciel », ou même l'expression dialectale normande « biau belet », tout comme il choisit de désigner les phénomènes météorologiques par le mot « empreinture », et le processus de l'antipéristase par l'expression « contraire repercussion », au lieu d'utiliser, respectivement, des décalques du latin « impressio » et « antiperistasis ». Les mêmes efforts visent, à niveau syntaxique, à forger une prose scientifique française émancipée des tournures latines²⁰.

16. DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 290-291.

17. DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 291-295.

18. NICOLE ORESME, *Livre de Politiques*, VII, éd. MENUT, pp. 297b-298a. Sur cette thématique, voir S. LUSIGNAN, « La topique de la *translatio studii* et les traductions françaises de textes savants au XIV^e siècle », dans : G. CONTAMINE (éd.), *Traduction et traducteurs au Moyen Âge*, pp. 303-315.

19. A. PANZICA (éd.), *Nicole Oresme, Questiones in Meteorologica de prima lectura. Study of the Manuscript Tradition and Critical Edition*, Leiden/Boston, à paraître, I.31, 16.

20. DUCOS, « L'œuvre de Mahieu le Vilain », pp. 288-289, 297-298. Pour toutes ces questions lexicales, je renvoie à l'analyse vaste et détaillée de DUCOS, *La météorologie en français*, pp. 209-281.

Le fait que Mahieu le Vilan ait rédigé une continuation du commentaire aux *Météorologiques* de Thomas d'Aquin, ainsi que son utilisation, dans la version en langue vernaculaire, des commentaires de Thomas d'Aquin et d'Alexandre d'Aphrodise, montre clairement que son travail de vernacularisation ne se présente pas comme une alternative au savoir universitaire, mais qu'il en est au contraire le reflet²¹.

3. *La Metaura : une version florentine anonyme*

La *Metaura*, version florentine anonyme des *Météorologiques*, a été complétée quelques dizaines d'années après l'adaptation française²². L'anonyme florentin a traduit les chapitres 2-11 du premier livre des *Météorologiques* et les a accompagnés du commentaire de Thomas d'Aquin ; le reste du texte traduit le commentaire d'Albert le Grand. L'ouvrage se clôt par un résumé des chapitres 19-23 (livre I, traité III) du commentaire d'Albert. Dix chapitres du commentaire de Thomas sont donc interpolés entre le premier et quarante-huit autres chapitres de l'ouvrage d'Albert (livre I, chap. 1 ; livre II, chap. 12-30 ; livre III, chap. 1-9)²³. La division du texte adoptée par l'auteur de la version

21. La circulation universitaire du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise est prouvée par la présence de ce texte dans deux listes d'ouvrages dont l'Université de Paris fixait le prix de location, datées respectivement de 1275 et de 1304 (G. MURANO, *Opere diffuse per exemplar e pecia*, Turnhout 2005, pp. 84 et 121), ainsi que par les nombreuses références à ce texte contenues dans les commentaires scolastiques des *Météorologiques*.

22. Le texte a été édité par Rita Librandi (*La Metaura d'Aristotele: volgarizzamento fiorentino anonimo del 14. secolo. Edizione critica*, Napoli 1985, 2 vols.), d'après laquelle cet ouvrage remonte au milieu du XIV^e siècle (voir les pp. 16-17 de l'Introduction, vol. 1). Dans une contribution ultérieure, Rita Librandi précise que le texte remonte à la première décennie du XIV^e siècle : R. LIBRANDI, « Ristoro, Brunetto, Bencivenni e la *Metaura*: intrecci di glosse e rinvi tra le opere di uno scaffale scientifico », dans : *Lo scaffale della biblioteca scientifica in volgare (secc. XIII-XVI)*, pp. 101-122, ici p. 121. Librandi décrit sept manuscrits transmettant ce texte, dont quatre sont conservés dans des bibliothèques florentines, deux à Rome, et un à Salamanque. Une édition a été imprimée à Venise en 1554 (*La Metaura d'Aristotele*, vol. 2, pp. 122-198). Deux nouvelles copies, remontant au XV^e siècle, ont été signalées par S. BERTELLI, « I codici di Francesco di ser Nardo da Barnerino », dans : *Rivista di studi danteschi* 3 (2003), pp. 408-421, ici p. 413 et LIBRANDI, *Lo scaffale della biblioteca scientifica in volgare (secc. XIII-XVI)*. Il s'agit de deux manuscrits florentins, conservés sous les cotes Firenze, Museo Horne, N 6/17 (n. inv. 2796) et Firenze, Accademia della Crusca, Manoscritti letterari, 2.

23. Pour les correspondances entre la *Metaura* et ses sources, à savoir les commentaires d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin, voir le tableau de LIBRANDI, *La Metaura d'Aristotele*, vol. 1, pp. 35-36.

en langue vernaculaire est propre à certaines versions de la *vetus* et se retrouve dans le commentaire d'Albert²⁴. La vernacularisation florentine s'interrompt là où termine l'exposition de Thomas, à savoir au chapitre sur les vents, qui se trouve au deuxième livre d'après la *nova translatio* (II.6), et au troisième livre d'après la *vetus*. La question se pose de savoir si cet amalgame entre les commentaires d'Albert et de Thomas doit être attribué à l'anonyme florentin, ou bien s'il était déjà présent dans sa source latine. Ce qui est certain, c'est que l'auteur de la version en langue vernaculaire a voulu présenter son texte comme une traduction du commentaire de Thomas²⁵.

En ce qui concerne les choix linguistiques, nous retrouvons chez l'anonyme florentin les mêmes efforts de clarté que chez Mahieu le Vilain. Lorsqu'un terme technique n'a pas d'équivalent en langue vernaculaire, par exemple, le traducteur n'hésite pas à proposer des explications supplémentaires ou à le gloser. C'est le cas du terme « estus », qui indique, dans la *vetus*, la partie supérieure de la sphère de l'air, qui est très chaude du fait de sa proximité avec la sphère du feu²⁶. L'anonyme florentin utilise à ce propos des expressions telles

24. La question des multiples divisions du texte des *Météorologiques* adoptées dans les deux traductions latines, dans les manuscrits qui les transmettent, et dans les commentateurs médiévaux, est assez complexe et mériterait une discussion approfondie. Pour l'instant, je me limite à signaler que les différences principales concernent le début du deuxième et le début du troisième livre, et à renvoyer à quelques publications qui touchent ce problème de manière non-systématique : A. BIRKENMAJER, *Études d'histoire des sciences en Pologne*, choix d'articles par J. B. KOROLEC, A. M. BIRKENMAJER, textes polonais trad. par C. BRENDEL *et al.*, revus par J. WOLF, Wrocław/Warszawa/Kraków/Gdańsk 1972, p. 198 ; L. THORNDIKE, « Oresme and Fourteenth Century Commentaries on the Meteorologica », dans : *Isis* 45/2 (1954), pp. 145-152, ici p. 149 ; VUILLEMIN-DIEM, *Meteorologica*, pp. 39-40 ; A. PANZICA, « Nicole Oresme à la Faculté des Arts de Paris : les Questions sur les Météorologiques », dans : *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge* 84 (2017), pp. 7-89, ici p. 24.

25. Sur les sept manuscrits utilisés par Rita Librandi, six (famille α) attribuent le commentaire à Thomas d'Aquin et seulement un (qui représente à lui seul une autre branche de la tradition, la famille β) attribue le commentaire à Albert le Grand. Rita Librandi souligne que ce dernier manuscrit présente un texte moins fiable que celui des autres témoins, et qu'il contient de nombreux ajouts et interpolations, parmi lesquels l'attribution à Albert, à la fin du prologue (LIBRANDI, *La Metaura d'Aristotile*, vol. 1, p. 37). Sur les sources et la culture de l'interpolateur de ce manuscrit, que Librandi décrit comme un marchand voyageur, voir *La Metaura d'Aristotile*, vol. 1, pp. 45-54. Pour la distinction entre deux familles de manuscrits transmettant la *Metaura*, voir vol. 2, pp. 133-198.

26. ARISTOTELES, *Meteorologica. Translatio Gerardi*, II, 7, éd. SCHOONHEIM, p. 34, l. 277 ; cf. ALBERTUS MAGNUS, *Meteora*, I, 1, 8, éd. P. HOSSFELD, Münster i. W., 2003 (éd. Colon. VI/1), p. 6, ll. 25-31, p. 11, l. 51. Le terme « estus » apparaît également dans

que « aire infiammato »²⁷, et ajoute une glose : « regione disopra dell'aire, che si chiama estus »²⁸. Les grécismes et les arabismes utilisés pour désigner des phénomènes particuliers, telles que les apparitions lumineuses causées par les exhalaisons sèches, restent en revanche inaltérés dans la traduction²⁹.

4. Une vernacularisation italienne des Questions de Raoul le Breton

Par cette contribution, je me propose de jeter de la lumière sur une troisième pièce de la mosaïque, encore partiellement submergée, de l'aristotélisme médiéval en langue vernaculaire. Il s'agit d'un manuscrit conservé sous la cote 1385 à la Bibliothèque d'État (Biblioteca di Stato, dorénavant BS) de Lucques. On ne saurait surestimer l'importance de ce codex, qui contient ce qui est, à ma connaissance, la seule traduction en langue vernaculaire d'un commentaire universitaire par questions ayant été identifiée à ce jour³⁰. C'est pourquoi je vais m'attarder sur son histoire et sa description, avant d'aborder son contenu.

Le codex a appartenu à la collection des frères Cesare (1756-1832) e Giacomo (1751-1825) Lucchesini, érudits, diplomates et collectionneurs, fils du marquis Francesco Lucchesini et de Maria Caterina

la *nova translatio*, mais avec une signification différente : dans cette nouvelle traduction, il ne désigne pas une région de l'air, mais indique une chaleur excessive, comme on peut le constater à partir des occurrences signalées dans l'index gréco-latin compilé par Vuillemin-Diem (341a19; 347a20; 348b4; 362b27; 366b5; 379a27) : ARISTOTELES, *Meteorologica*, vol. 2, p. 152.

27. ANONYMUS FLORENTINUS, *La Metaura d'Aristotile*, I, 15, éd. LIBRANDI, vol. 1, p. 187, l. 107.

28. ANONYMUS FLORENTINUS, *La Metaura d'Aristotile*, II, 2, éd. LIBRANDI, vol. 1, p. 299, l. 106-107 ; cf. LIBRANDI, *La Metaura d'Aristotile*, vol. 1, pp. 58-59.

29. LIBRANDI, *La Metaura d'Aristotile* vol. 1, pp. 59-60. Pour les techniques du traducteur et les questions d'adaptation en langue vulgaire, voir *La Metaura d'Aristotile*, vol. 1, pp. 55-102.

30. Les *Questions philosophiques* rédigées au début du XIV^e siècle dans une langue vernaculaire de l'Italie centrale utilisée entre Latium et Ombrie, et éditées par F. GEYMONAT (« *Questioni filosofiche* » in *volgare mediano dei primi del Trecento*, Pisa 2011, 2 vols.) n'ont rien à voir avec la pratique universitaire du commentaire par questions : leur source principale est en effet constituée par les *Questions naturelles* d'Adélarde de Bath (*L'Un et le divers ; Questions sur la nature (les causes des choses)* ; avec le *pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, texte édité par Ch. BURNETT ; avec la collaboration d'I. RONCA et de P. MANTAS ESPAÑA ; traduit et commenté par M. LEJBOWICZ, É. NDIAYE et C. DUSSOURT, Paris 2016.

Montecatini³¹. Il entra en possession de la Bibliothèque de Lucques après la mort de Cesare Lucchesini, en 1833. L'écriture permet de dater la copie à la première moitié du XIV^e siècle. D'après Marco Paoli, l'étude iconographique de l'enluminure au f. 1ra permet de la situer dans la région de la Vénétie³². Certes, il serait fâcheux de faire, à partir de cette donnée, des inférences sur la provenance du texte, en identifiant trop hâtivement la région d'origine de l'enluminure à la région d'origine du codex, et celle-ci à son tour à la région d'origine du texte. La copie de Lucques aurait pu être réalisée dans une région différente de la région d'origine du texte, tout comme l'enlumineur aurait pu venir d'une autre ville, ou simplement représenter d'autres modèles que ceux qui étaient en usage dans la région dans laquelle il était actif. Il n'en demeure pas moins qu'une première analyse des traits linguistiques semble indiquer une provenance de l'Italie septentrionale, en situant notre texte dans la région du nord-est³³.

31. Pour des informations sur la biographie et l'activité des frères Lucchesini, voir *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 66, Roma 2006, pp. 290-295. Pour la constitution de leur collection de manuscrits, voir M. PAOLI, *I codici di Cesare e Giacomo Lucchesini: un esempio di raffinato collezionismo tra Settecento e Ottocento*, Lucca 1994, pp. 7-19. Avant d'être décrit dans le catalogue de l'exposition, le codex avait été recensé dans un inventaire manuscrit du XIX^e siècle (L. DEL PRETE, *Repertorio generale ossia Catalogo descrittivo di tutti i manoscritti della Pubblica Biblioteca di Lucca con Indice tripartito*, Lucca 1877, 2 vols. ; *Appendice*, Lucca 1883 ; ms. Lucca, BS 1877, f. 19v), puis dans le catalogue des manuscrits philosophiques conservés dans les bibliothèques italiennes (D. CASARSA, E. CICCARELLI, G. DI MATTIA, G. DOTTI, D. FRIOLI, G.C. GARFAGNINI, M. GIANFERARA, O. MAJERON, R. NANNI, M. R. PAGNONI STURLESE, *Catalogo dei manoscritti filosofici nelle biblioteche italiane, vol. 5 : Cesena, Cremona, Lucca, S. Daniele del Friuli, Teramo, Terni, Trapani, Udine*, Firenze 1980, pp. 110-111).

32. PAOLI, *I codici di Cesare e Giacomo Lucchesini*, p. 81.

33. Un certain nombre d'indices nous amènent à la région de Venise. Parmi les traits orthographiques de cette région présents dans notre texte, on peut mentionner, à titre d'exemple, l'utilisation de « ç » pour la consonne affriquée dentale (cf. A. STUSSI, *Testi veneziani del Duecento e dei primi del Trecento*, Pisa 1965, p. XXV), comme dans « imperço » (f. 1va, l. 4), « ço é » (f. 1va, l. 7) ; l'utilisation de « x » pour la consonne sibilante voisée (cf. STUSSI, *Testi veneziani*, p. XXIX), comme dans « dixè » (e.g., f. 2va : « in contrario dixè Aristotile » ; f. 4ra : « ad una rasonè primo facta che dixè »), « luxè » (e.g., f. 2va : « el cielo luxè »), « prexone » (e.g., f. 28vb : « uno anno in prexone »), « piaxe » (e.g., f. 28ra : « ello pò elligere quello che più ge piaxe ») ; l'utilisation de « g » avec une valeur vélaire devant une voyelle palatale (voir l'exemple précédent ; cf. STUSSI, *Testi veneziani*, p. XXIV). Si des recherches dans le corpus de l'italien ancien TLIO montrent que ces caractéristiques ne sont pas exclusives de la région de Venise, se retrouvant dans d'autres textes de l'Italie septentrionale, la construction « desovra » (sur), composée par les prépositions « de » et « sovra » semble attestée majoritairement dans la région de Venise (le TLIO mentionne 75 occurrences, dont 69 de la région de Venise). En

Le codex, en parchemin, compte trente et un feuillets reliés en trois quinions, auxquels un feuillet a été ajouté à la fin. Les feuillets 10v et 20v présentent des réclames (respectivement, « vapore » et « imperço »). Le texte, copié par une main italienne, se dispose sur deux colonnes de quarante lignes chacune. L'écriture est assez régulière et aisée à lire. La décoration, en rouge et bleu, concerne les soixante-sept initiales filigranées qui ouvrent les questions, les pieds-de-mouche qui en séparent les parties structurelles, ainsi que les indications des livres, en chiffres romains dans la marge supérieure, entre les deux colonnes. Dans tous ces cas, les deux couleurs utilisées pour la décoration alternent. Au début du commentaire (f. 1ra), on trouve une lettrine enluminée de 40x40 mm : un « Q » s'étendant sur six lignes encadre un personnage masculin richement habillé en train de

ce qui concerne la morphologie, il vaut la peine de souligner que notre texte présente une hésitation entre le pluriel masculin et féminin du substantif « colore » (pour un exemple, je renvoie à l'annexe II du présent article), tout comme une traduction vénitienne de la même époque : L. TOMASIN (éd.), *Maestro Gregorio, Libro de conservar sanitate. Volgarezzamento veneto trecentesco*, Bologna 2010, p. LXV. Elisa Rubino considère que le texte est d'origine bolonaise, sans pour autant alléguer d'autre argument que l'autorité de Loris Sturlese. Ce dernier, qui considère la provenance bolonaise du codex comme *purement probable*, se limite de son côté à signaler la présence de la forme bolonaise « apa », renvoyant à ce propos à M. CORTI, « Emiliano e veneto nella tradizione manoscritta del *Fiore di virtù* », dans : M. CORTI, *Storia della lingua e storia dei testi*, Napoli 1989, p. 182. Voir L. STURLESE, « El me serà taiato lo pè... Sofismi e questioni anonime in volgare italiano nel manoscritto 1385 della Biblioteca Governativa di Lucca », dans : Ch. ERISMANN, A. SCHNIEWIND (éds.), *Compléments de substance. Études sur les propriétés accidentelles offertes à Alain de Libera*, Paris 2008, pp. 387-395, ici p. 388, n. 7 et E. RUBINO, « A proposito delle 'disputazioni delli filosofanti'. Il *Libro de methaura* contenuto nel codice 1385 della Biblioteca Governativa di Lucca », dans : *Giornale critico della filosofia italiana* 100/3 (2021), pp. 473-494, ici p. 474. Bien que, dans le résumé, Elisa Rubino écrive que « alcuni elementi linguistici consentono una più precisa collocazione dell'opera nella letteratura meteorologica medievale di area bolognese » (p. 427), je n'ai pas pu trouver dans le corps de l'article aucun de ces « éléments linguistiques », ni aucune information sur la littérature météorologique médiévale bolonaise, pourtant assez riche. Voir à ce propos les quelques remarques dans C. PIANA, « Nuovo contributo allo studio delle correnti dottrinali nell'Università di Bologna nel secolo XIV », dans : *Antonianum* 23 (1948), pp. 221-254 ; A. PANZICA, « Un testimone italiano della filosofia naturale di Alberto di Sassonia: i *marginalia* del codice Fesul. 161 della Biblioteca Medicea Laurenziana di Firenze », dans : *Medioevo* 45 (2020), pp. 310-327, ici pp. 309-310 ; A. PANZICA, « Commenti ad Aristotele nella biblioteca dell'Istituto Campana a Osimo: Umberto di Preuilly, Rodolfo Brito, Giovanni di Jandun », dans : *Bulletin de Philosophie Médiévale* 63 (2021), pp. 243-269, ici p. 260, n. 75. Si l'origine bolonaise du texte ne peut certes pas être exclue, seule une analyse linguistique détaillée permettra de trancher. Je me propose de fournir une telle analyse, avec l'aide précieuse de Rita Librandi, dans le cadre de l'édition critique de ce texte.

regarder le ciel et d'indiquer le texte. Le corps du « Q » présente des décorations végétales en vert, bleu et rouge. Le fond du « Q » est doré et encadré en noir. Deux frises à décorations végétales en bleu, rouge et ocre, partent du cadre du « Q » pour entourer le texte.

Le codex contient un commentaire par questions sur les *Météorologiques* d'Aristote (ff. 1ra-27ra)³⁴ et une table de matières qui en résume brièvement le contenu (ff. 29vb-31vb)³⁵. Entre ces deux textes se situent des questions (ff. 27ra-29vb) anonymes³⁶. Il s'agit de deux

34. Prologue, *inc.*: « Quia sicut viventis anime vite perfectio est ipsum vivere » ; *expl.* : « secundum quod dicit Albertus in principio commenti huius ». Texte, livre I, ff. 1rb-15rb, *inc.* : « Dapo che in questo avemo vedute alquante cose che sono mestiero di cognoscere in questo libro » ; *expl.* : « che alcuna parte de la terra sia discoverta ». Livre II, ff. 15rb-21rb, *inc.* : « Circa lo [p] secondo libro de la *Methaura* de Aristotile se pò domandare più question » ; *expl.* : « ella equale mente impulsa è circumdata ». Livre III, ff. 21rb-27ra, *inc.* : « Circa lo terzo libro de la *Methaura* se pò fare la prima question se eneas et typhon, overo vento de turbine » ; *expl.* : « per la reverberatione diversa che se fa in quello logo, et hoc est quod etc. ». Toutes les transcriptions du manuscrit de Lucques présentent dans cet article respectent les particularités orthographiques de ce témoin. Mes interventions se limitent à l'introduction des accents dans les mots oxytons, des apostrophes, de la ponctuation, ainsi qu'à la distinction entre majuscules et minuscules selon l'usage courant, afin de rendre le texte plus lisible pour le lecteur moderne. Pour la même raison, j'ai ajouté une consonne « h » initiale pour distinguer la troisième personne singulière du verbe « avoir » de la préposition « a », et une apostrophe finale pour distinguer la troisième personne du verbe « devoir » de la préposition « de ». J'ai également employé un accent circonflexe sur voyelle initiale qui a absorbé une conjonction ou préposition de voyelle identique. J'ai donc écrit, par exemple, « èl modo como è », dans des cas où le manuscrit lisait « el modo como e » (e.g., f. 30ra, ll. 3-4), si la conjonction « e » avant l'article avait été omise (pour ce critère, cf. STUSSI, *Testi veneziani*, p. XIX et TOMASIN, *Maestro Gregorio, Libro de conservar sanitate*, p. LXXI). La conjonction « et » est parfois écrite « e », parfois « et », parfois abrégée au moyen de la note tironienne « 7 ». Dans ces cas, me trouvant dans l'impossibilité de savoir laquelle des deux formes (« et » ou « e ») le scribe aurait choisie, j'ai opté pour un critère euphonique. J'ai donc écrit « et » devant une voyelle et « e » devant une consonne. Ce critère est d'ailleurs généralement (mais pas universellement, cf. f. 31va, l. 14) suivi par le scribe. Les transcriptions présentes dans les annexes suivent les mêmes principes.

35. *Inc.*, f. 29va : « Questo sie libro de quelle cosse che che speta al mundo desovra, çoè al cielo et al fuoco et a l'aere et l'aqua et a la terra » ; *expl.*, f. 31vb : « che ello anco è più da presso ». L'annexe II présente une transcription de ce résumé.

36. Le *Catalogo dei manoscritti filosofici nelle biblioteche italiane*, vol. 5, pp. 110-111, ne mentionne que les *Questions* sur les *Météorologiques*. De la même manière, la notice dans PAOLI, *I codici di Cesare e Giacomo Lucchesini* a pour titre « Questioni sui *Meteora* di Aristotele in volgare », p. 79. L'enlumineur du codex non plus ne semble s'être aperçu du fait que ces questions n'appartiennent pas au commentaire qui les précède. Dans la marge supérieure des feuillets 27-29, en effet, on retrouve le même numéro III (écrit en chiffres romaines, à l'encre bleu et rouge) qui accompagne, aux ff. 21rb-27ra, les questions sur le troisième livre des *Météorologiques*. Loris Sturlese a présenté une transcription des

sophismes et de deux questions d'éthique. Le premier sophisme (f. 27ra-b) représente une variante courtoise du paradoxe du menteur : l'auteur se demande ce qui se passerait si un seigneur ordonnait qu'on coupe le pied de tout menteur dans ses domaines, et qu'un homme disait : « on va me couper le pied »³⁷. Le second sophisme (ff. 27rb-28ra) se concentre sur la structure du syllogisme et de la prédication, car il fait suivre la conséquence « le cheval n'est pas un animal », de l'énoncé : « l'homme est un animal »³⁸. Les deux autres questions concernent l'éthique. La première a pour objet la possibilité d'obliger un homme à faire quelque chose (ff. 28ra-vb)³⁹ ; dans la seconde, l'auteur demande si un péché commis par mauvaise foi est plus grave qu'un péché commis par ignorance (ff. 28vb-29va)⁴⁰.

Le commentaire sur les *Météorologiques* d'Aristote s'ouvre par un prologue en latin, qui couvre presque entièrement le premier feuillet. Un heureux hasard, qui m'amène à ce moment à préparer l'édition critique des *Questions* sur les *Météorologiques* de Raoul le Breton, m'a permis de reconnaître en ce texte la source du prologue⁴¹. L'auteur de

deux sophismes et des deux questions d'éthique : STURLESE, « El me serà taiato lo pé », pp. 387-395.

37. *Inc.*, f. 27ra : « Questione se pò fare overo caso de rasono. E pono per vero ch'el sia uno signore iusto el quale faça comandare » ; *expl.*, f. 27rb : « e in questo sta la verità de la questione ».

38. *Inc.*, f. 27rb : « Altro dubio se pò formare per via de uno sophysma, çoè per via de una questione che propone aparente inconveniente » ; *expl.*, f. 28ra : « adonqua tu non è ens, e così de le altre cose ».

39. *Inc.*, f. 28ra : « Una altra question se pò fare se alcuno homo se possa obligare. E pare che no, per che neguno pò obligare quello che non è so » ; *expl.*, f. 28vb : « che eo sia degnuto de servire uno signore e se eo no lo fo obligo de fare altro ».

40. *Inc.*, f. 28vb : « Altra questio se pò fare et è morale, quale homo più pecca e più falla, overo quello che falla apensata mente overo quello che falla per ignorantia. E pare che quello che falla voluntiera » ; *expl.*, f. 29ra : « Et in quisti dicti sta la virtù de la rason e la solutione de la questione ».

41. Les *Questions* sur les *Météorologiques* de Raoul le Breton sont transmises par trois manuscrits : Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Conv. soppr. E.I.252, ff. 104r-140v ; Osimo, Biblioteca dell'Istituto Campana, fondo principale 18.L.38, deuxième fascicule ; Paris, BnF, lat. 15805, ff. 36v-39v (jusqu'au début de la question I.21). Les citations des *Questions* de Raoul le Breton sont tirées de mon édition en préparation. Cette édition adopte le manuscrit florentin comme texte de base et le corrige avec le manuscrit d'Osimo. Une transcription du prologue des *Questions* sur les *Météorologiques* de Raoul le Breton à partir de manuscrit florentin peut être consultée dans la thèse de doctorat de Iacopo Costa (*Il commento di Radulfo Brito all'Etica Nicomachea. Edizione critica del testo con uno studio critico, storico e dottrinale*, Thèse de doctorat à l'Université de Salerne et à l'Université Paris-Sorbonne, Paris 2007, 2 vols., 1, pp. 147-151) et chez

la version en langue vernaculaire abrège et adapte le texte latin de son modèle de manière à le rendre accessible à un public extra-universitaire, une tendance qui s'amplifie dans le texte en langue vernaculaire. Le prologue est en effet suivi par soixante-trois questions, qui portent sur les trois premiers livres de l'ouvrage d'Aristote. Encore une fois, le quatrième livre est omis. Comme pour les autres versions de textes scientifiques latins en langue vernaculaire, nous ne nous trouvons pas face à une simple traduction : le texte du manuscrit de Lucques résume, condense et adapte le commentaire de Raoul le Breton. Le lourd apparat des arguments *pro* et *contra*, typique des commentaires par questions, est drastiquement réduit : l'auteur de la version en langue vernaculaire se limite souvent à énoncer un seul argument contre et un en faveur pour chaque question. Tant dans les arguments que dans les conclusions, les démonstrations des différentes parties du syllogisme (« *maior probatur; minor patet; consequentia declaratur...* »), qui rendent la structure des textes scolastiques assez enchevêtrée, sont en outre omises. La réponse, beaucoup plus concise que chez Raoul le Breton, englobe et résume souvent des problématiques liées au thème de la *questio* mais qui, chez Raoul, font l'objet de questions séparées.

Considérons, à titre d'exemple, la troisième question du manuscrit de Lucques dans ses rapports avec le texte de Raoul le Breton. L'objet de la question est le lien de dépendance entre la région terrestre et la sphère céleste⁴². Raoul le Breton commence par présenter quatre arguments qui semblent exclure une telle dépendance. Le premier nie que les corps célestes puissent avoir une action régulatrice sur les corps sublunaires : une telle action appartient en effet exclusivement aux êtres doués d'intellect, et ne peut donc pas s'appliquer aux corps

P. B. ROSSI, « Fra cielo e terra: Rodolfo il Bretone e la scienza meteorologica », dans : S. PERFETTI (éd.), *Scientia, Fides, Theologia. Studi di filosofia medievale in onore di Gianfranco Fioravanti*, Pisa 2011, pp. 357-386, ici pp. 379-384. Plusieurs mois après la soumission de mon article, qui a eu lieu en mai 2021, j'ai appris par le comité de lecture qu'Elisa Rubino avait également, de son côté, reconnu la source du manuscrit de Lucques dans le commentaire de Raoul le Breton, et qu'elle était en train de publier une contribution portant sur ce sujet.

42. Lucca, BS, ms. 1385, f. 1 vb : « Terça questio pò essere, apresso alcuno, se questo mondo qui de soto sia recto e gubernado dal cielo » ; RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, q. 1.4 : « Consequenter queritur utrum iste mundus inferior et omnia que sunt hic inferius regantur a corpore celesti ».

célestes, qui sont inanimés. Le deuxième argument nie que ce qui est éternel (comme les corps célestes) puisse gouverner ce qui est transitoire (comme les corps de la région sublunaire). Le point de départ de cette affirmation est un passage de la *Métaphysique* d'Aristote dans lequel il est dit que les principes des choses corruptibles sont eux aussi corruptibles. Le troisième argument se fonde sur l'idée que la cause doit être temporellement antérieure à son effet : or, d'après Aristote, la région sublunaire est tout aussi éternelle que la région céleste, ce qui semble exclure que la première soit régie par la seconde. Le quatrième argument, tout comme le deuxième, se fonde sur l'immutabilité des corps célestes : s'ils étaient les causes des corps sublunaires, ceux-ci seraient eux aussi immuables, ce qui n'est pas le cas⁴³. L'auteur de la version en langue vernaculaire omet les trois derniers arguments pour ne garder que le premier⁴⁴. Sans mentionner l'autorité d'Aristote, qui affirme au contraire que le monde sublunaire est régi par le monde supralunaire⁴⁵, il passe ensuite directement à la réponse.

43. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, q. I.4 : « Et arguitur quod non, quia regimen est ab eo quod intelligit; sed corpus celeste non intelligit; ergo etc. Maior patet, quia aliquid non habet regere alterum nisi cognoscat ipsum et ad quem finem habet ipsum inducere. Minor etiam patet, quia corpus celeste non est compositum ex materia et intellectu, quia tunc esset homo. Homo autem nichil intelligit nisi ex sensatis, fantasmatis et ymaginatis, nisi compositum ex materia et forma, que omnia non videntur in celo, unde corpus celeste non est compositum ex materia et intellectu; ideo etc. Item istud quod est perpetuum non habet regere ista que sunt corruptibilia; sed corpus celeste est incorruptibile et perpetuum; iste autem mundus inferior et ista corpora inferiora sunt corruptibilia et ista inferiora corruptibilia; ergo etc. Maior patet, quia secundum Philosophum tertio *Metaphysice* principia corruptibilium sunt corruptibilia [= ARISTOTELES, *Metaphysica*, III, 4, 1000a20-24 ; cf. J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis : un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain/Paris, 1974, p. 121, n. 82]. Minor est evidens de se. Item illa que sunt simul, unum illorum non est causa alterius; sed corpus celeste et ista mundana inferiora sunt simul; ergo etc. Maior patet, quia causa prior est suo effectu. Minor declaratur, quia secundum Aristotelem ista inferiora sunt ab eterno, saltem secundum speciem, quamvis non sint ab eterno secundum individuum; sed ipso eterno nichil est prius; ergo corpus celeste non est prius istis inferioribus. Cum ergo corpus celeste sit eternum, sicut ista inferiora, relinquatur quod sit simul cum ipsis, nec per consequens causa. Item, si ista inferiora causarentur ab ipsis corporibus celestibus, tunc ista inferiora semper essent sicut sunt nunc; sed hoc est inconveniens; ergo etc. Maior patet, quia, posita causa, semper ponitur effectus ».

44. Lucca, BS, ms. 1385, f. 1vb : « E posse provare che no, per che lo cielo no ha intendimento, et omne cosa che de' regere altri de aver cognoscimento de intellecto ».

45. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, q. I.4 : « Oppositum dicit Philosophus in principio huius ».

Celle-ci représente une simplification et une condensation des argumentations développées par Raoul le Breton. Dans ses *Questions*, Raoul précise que les corps célestes représentent la cause efficiente et finale des phénomènes sublunaires, et fournit deux démonstrations de cette affirmation, tirées d'Albert le Grand. Dans son commentaire-paraphrase des *Météorologiques*, celui-ci avait fondé la dépendance des corps sublunaires à l'égard des astres sur le principe aristotélicien selon lequel tout changement irrégulier doit être ramené à un changement régulier. Il avait confirmé cette thèse à partir du fait que le premier membre de chaque genre est la cause des membres qui suivent dans le même genre : or le corps céleste est le premier dans le genre des corps, ce qui justifie son rôle causal à l'égard des corps sublunaires⁴⁶. Suivant le commentaire de Raoul, l'auteur de la version en langue vernaculaire se réclame de l'autorité d'Albert et annonce deux arguments en faveur de la dépendance causale de la région terrestre vis-à-vis de la région céleste. Son texte mentionne toutefois seulement le premier argument, avant de passer, sans transition, au problème de la cause finale⁴⁷. Cette question est à son tour expédiée assez vite dans le commentaire en langue vernaculaire, alors qu'elle fait l'objet de démonstrations plus précises dans le texte latin. Pour montrer que les

46. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, q. I.4 : « Dico duo. Primo, quod iste mundus inferior et ista inferiora que sunt in ipso mundo regulantur et causantur a corporibus celestibus in genere cause efficientis. Secundo, quod corpora celestia se habent ad ista inferiora in genere cause finalis. Primum declaratur per rationes Alberti in principio huius. Prima est hec: omnis motus novus et irregularis reducitur ad aliquem motum uniformem et regularem; sed motus celi est regularis et uniformis; motus autem istorum inferiorum est difformis et irregularis; ideo etc [ALBERTUS MAGNUS, *Meteora*, I, 1, 4, éd. Colon. VI/1, p. 6, ll. 25-31]. Maior patet, quia dicit Philosophus octavo *Physicorum* quod omne novum hic inferius reducitur ad aliquam novam dispositionem in celo [ARISTOTELES, *Physica*, VIII, 4-5]. Item primum in unoquoque genere est causa et mensura omnium aliorum que sunt in illo genere; sed corpus celeste est primum in genere corporum; ergo etc. Maior patet decimo *Metaphysice* et minor primo *Celi et mundi* et etiam octavo *Physicorum*; ergo etc. » [ARISTOTELES, *Metaphysica*, X, 1, 1052b18-19 et 31-32, cf. *Auct. Arist.*, 135, n. 239 ; *Physica*, VIII, 9, 265b8-12, cf. *Auct. Arist.*, 158, n. 224 ; *De caelo*, I, 3, 269a24-25, *Auct. Arist.*, 160, n. 10].

47. Lucca, BS, ms. 1385, f. 1vb : « El è a dire a questa questione ch'el cielo fa queste cose de soto sì come cason eficiente, et assigna Alberto queste doe rason in çò. La prima rason è questa: omne movimento novo e che è inordenado, convene che sia facto da altro plù antico e plù ordenado; e così è de questo movimento de soto ch'el è novo per che [2ra] el nasce de novo; el cielo è cosa antiga eficiente, sì che el convene che el cielo sia de tute le altre cose cason eficiente et etiamdeò cason finale, e così prova Aristotele et Commentator in XII de la *Methaphysica* ».

corps célestes constituent la cause finale des corps sublunaires, Raoul établit en effet un parallélisme entre les mouvements et les corps. Au douzième livre de la *Métaphysique* et au huitième livre de la *Physique*, Aristote et son commentateur Averroès expliquent que le mouvement des corps célestes est le terme ultime auquel tendent les mouvements des corps sublunaires : il s'ensuit que les corps célestes représentent la cause finale des corps sublunaires⁴⁸. De cette argumentation, l'auteur de la version en langue vernaculaire ne retient que la référence à la *Métaphysique* d'Aristote. La différence entre les deux commentaires se creuse davantage dans la réponse aux arguments contraires. Nous avons vu que le texte de Lucques mentionne seulement le premier argument sur les quatre présentés par Raoul. Sa solution ne correspond pas exactement à celle du commentaire latin. Raoul explique en effet qu'il n'est pas nécessaire qu'un corps qui en régit un autre soit lui-même doué d'intellect, mais il suffit qu'un intellect lui soit associé : bien que les corps célestes soient donc dépourvus de faculté intellectuelle, ils peuvent exercer leur action causale sur les corps sublunaires à travers les intelligences qui leur sont associées⁴⁹. L'auteur de la version en langue vernaculaire maintient, avec Raoul, qu'un corps qui en gouverne un autre ne doit pas forcément être doué de faculté intellectuelle, mais ne touche pas mot des intelligences célestes : il justifie alors son affirmation à travers l'action de la cause finale, qui gouverne les autres causes sans accomplir aucun acte intellectif⁵⁰. L'auteur de la version en langue vernaculaire s'attarde sur le rôle

48. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, q. I.4 : « Secundum declaratur, scilicet quod corpus celeste sit finis istorum inferiorum, quia sicut se habet motus ad motum, ita corpus mobile ad corpus motum; sed motus corporum celestium est finis et terminus omnium motuum istorum inferiorum, ut patet per Commentatorem duodecimo *Metaphysice* et secundum Philosophum octavo *Physicorum*; ergo etc. » [AVERROES, *In Metaphysicam*, XII, comm. 48, ed. Venetiis apud Iunctas, 1562, vol. 8, f. 333 A].

49. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, q. I.4 : « Tunc ad rationes. Ad primam, cum dicitur: 'regimen est ab eo quod intelligit', dico quod non oportet nec requiritur ad hoc quod aliquid regat alterum quod ipsum intelligat et cognoscat, sed sufficit quod habeat intelligentiam sibi coniunctam. Modo, quamvis corpus celeste non intelligat, habet tamen intelligentiam sibi coniunctam que intelligit, et hoc tamen est aliter quam ista inferiora; ideo etc ».

50. Lucca, BS, ms. 1385, f. 2ra : « Et in questo modo se solve la rason in contrario: quando el è dicto che quello che rege altri de' avere intellecto, el è da dire che no è de necessità che regi altri habia intendimento, per che la cason finale rege tute le altre casone, et tamen la cason finale no ae intendimento nesuno ».

causal et final des causes intellectives en introduisant des développements absents chez Raoul le Breton. Le fait que toute action régulatrice doive être ramenée à un acte intellectif, explique-t-il, n'implique nullement que le sujet de l'action soit également le sujet de l'acte intellectif. L'hirondelle qui construit son nid, par exemple, n'en a aucune connaissance intellectuelle : son action doit être ramenée à l'intellect premier, Dieu, dont l'influence se communique aux corps de la région sublunaire à travers l'intelligence motrice du premier ciel⁵¹. La mention du rôle du ciel dans la transmission de la causalité divine appelle une précision – particulièrement importante après la Condamnation parisienne de 1277 : si le ciel exerce une action causale sur la région terrestre, il ne doit pourtant pas être considéré comme la cause première du devenir⁵². Cette fonction revient plutôt

51. Lucca, BS, ms. 1385, f. 2ra : « Possemo ben dire in altro modo che omne cosa che rege in altri conuene che habia intendimento, dico che basta ch'el sia regulado da intellecto alcuno. Et in questo modo la natura de la rondana non conosce per intendimento lo nido che la fa, se no che lo intellecto che rege tuto rege la rondana imprimendo in ley quello movimento ordenato in fare lo nido, e la piera et omne cosa grave va al centro, id est al meço de la terra, per natura et influencia del promero [*sic*] intellecto, çoè de Deo, o ver de angelo primo che move lo primo cielo ». L'exemple de l'hirondelle qui fait son nid par une impulsion naturelle est utilisé par Aristote dans *Phys.*, II, 8, 199a27-30 pour illustrer l'existence d'une cause finale dans les êtres naturels dépourvus d'intellect. Parmi les commentateurs scolastiques du XIII^e siècle, il a été repris par ALBERTUS MAGNUS, *Physica*, II, 3, 2, éd. P. HOSSFELD, 1987 Münster i.W. (éd. Colon. IV/1), p. 135, ll. 45-76 et THOMAS DE AQUINO, *Commentaria in octo libros Physicorum*, II, 13, Roma 1884 (Sancti Thomae Aquinatis doctoris angelici Opera Omnia iussu impensaue Leonis XIII P.M. edita, vol. 2), p. 93, n. 5. Je remercie Valérie Cordonier pour ces compléments.

52. La thèse selon laquelle la Cause première ne peut engendrer une multiplicité d'effets sans l'intervention d'une cause seconde, propre à l'émanationisme néoplatonicien et au péripatétisme arabe, a été adoptée par des philosophes arabes tels qu'Avicenne (C. D'ANCONA, « *Ex uno non fit nisi unum*. Storia e preistoria della dottrina avicenniana della Prima Intelligenza », dans : E. CANONE (éd.), *Per una storia del concetto di mente*, Firenze 2007, pp. 29-55 ; W. M. AMIN, « From the One, Only One Proceeds. The Post-Classical Reception of a Key Principle of Avicenna's *Metaphysics* », dans : *Oriens* 48 (2020), pp. 123-155) et Al-Farabi. Cette thèse a suscité de vastes discussions chez les scolastiques, notamment chez Thomas d'Aquin (W. J. HANKEY, « *Ab uno simpliciter non est nisi unum*: The Place of Natural and Necessary Emanation in Aquinas's Doctrine of Creation », dans : W. OTTEN, W. HANNAM, et M. TRESCHOW (éds.), *Divine Creation in Ancient, Medieval, and Early Modern Thought*, Leiden/Boston 2007, pp. 309-333) et Siger de Brabant (D. CALMA, « *Sine secundaria* : Thomas d'Aquin, Siger de Brabant et les débats sur l'occasionalisme », dans : ID. (éd.), *Reading Proclus and the Book of Causes*, Leiden/Boston 2019, vol. 1, pp. 268-300, analyse les débats dans la tradition des commentaires sur le *Liber de Causis*). Le principe émanationiste selon lequel les effets proviennent de la Cause première de manière médiate se trouve condamné dans l'opuscule

à Dieu et, en deuxième lieu, à l'intelligence qui meut le premier orbe. C'est donc seulement dans le genre des corps qu'on peut affirmer que le ciel est la première cause efficiente⁵³. La source de ces précisions du commentaire de Lucques ne doit être recherchée ailleurs que dans le texte de Raoul le Breton. La cinquième question de son commentaire, qui porte sur le rapport causal entre la sphère céleste et la région terrestre, clarifie en effet la nature purement instrumentale de cette relation : la sphère céleste ne fait que communiquer à la région terrestre l'action de l'Intelligence qui la meut et de la Cause première qui meut toute chose⁵⁴. Ces développements montrent que l'auteur de la version en langue vernaculaire ne se limite pas à exposer et résumer sa source latine de manière suivie, mais s'accorde plus de liberté par rapport à son modèle : si en effet l'exemple de l'hirondelle montre

attribué à Gilles de Rome *De erroribus philosophorum* (VI, 4, « Quod a Deo invariabiliter nihil variabile immediate progredi poterat ») et dans le Syllabus promulgué par l'Évêque de Paris le 7 mars 1277, dans les propositions 39 : « quod a uoluntate antiqua non potest nouum procedere absque transmutatione precedente » (D. PICHÉ et C. LAFLEUR (éds.), *La condamnation parisienne de 1277*, Paris 1999, pp. 90-91), et 54 (« Quod primum principium non potest immediate producere generabilia, quia sunt effectus noui. Effectus autem nouus exigit causam immediatam que potest aliter se habere » (PICHÉ et LAFLEUR, *La condamnation parisienne*, p. 96). Cf. R. HISSETTE, *Enquête sur les 219 articles condamnés à Paris le 7 mars 1277*, Louvain 1977, pp. 120-128. D'autres propositions visent cette conception : art. 55, « Quod primum non potest aliud a se producere, quia omnis differentia que est inter agens et factum est per materiam » (PICHÉ et LAFLEUR, *La condamnation parisienne*, pp. 98-99 ; HISSETTE, *Enquête*, p. 67) ; art. 61, « Quod deus potest agere contraria, hoc est, mediante corpore celesti, quod est diuersum in ubi » (PICHÉ et LAFLEUR, *La condamnation parisienne*, pp. 98-99 ; HISSETTE, *Enquête*, pp. 120-128), art. 88, « Quod nichil esset nouum, nisi celum esset uariatum respectu materie generabilium » (PICHÉ et LAFLEUR, *La condamnation parisienne*, p. 106 ; HISSETTE, *Enquête*, pp. 138-141) ; art. 106, « Quod omnium formarum causa effectiua est orbis » (PICHÉ et LAFLEUR, *La condamnation parisienne*, p. 110 ; HISSETTE, *Enquête*, pp. 138-141).

53. Lucca, BS, ms. 1385, f. 2ra : « Et è da notare ch'el cielo, quamvisdeolo sia casone de queste cose de soto, elo no è cason en tuto prima: Deo è prima casone, e posa sie lo angello che move lo primo cielo, e el cielo è cason terça, et in la natura de li corpi lo cielo è prima cason eficiente ».

54. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, q. 1.5, *Utrum celum sit prima causa respectu istorum inferiorum* : « Dico primo quod celum non est causa prima respectu istorum inferiorum simpliciter; secundo dico quod est prima causa in genere corporum solum. [...] Ad aliam, cum dicitur: 'istud ex quo possunt reddi cause omnium apparentium hic inferius est prima causa respectu eorum', verum est si sufficienter possint reddi cause apparentium hic inferius ex ipso. Modo ex ipso celo non possunt reddi sufficienter cause omnium istorum inferiorum, cum ipsum celum dependeat ex alio, scilicet ex intelligentia motrice, illa et ex alia, et sic usque ad primam causam, in qua est status et finis omnium propter quid ».

qu'il n'hésite pas à intégrer des explications supplémentaires⁵⁵, les précisions sur l'instrumentalité de la causalité céleste révèlent qu'il condense des thématiques qui, dans le texte de Raoul, font l'objet de questions distinctes. Cette dernière démarche résulte de l'exigence de synthèse qui anime l'auteur de la version en langue vernaculaire et qui trouve expression dans le prologue en italien, dans lequel il manifeste son intention d'exposer « les choses les plus utiles qui peuvent être étudiées brièvement »⁵⁶.

Ce souci de brièveté entraîne parfois des simplifications. Considérons, à titre d'exemple, la définition de la météorologie donnée par l'auteur de la version en langue vernaculaire dans le prologue de son ouvrage, dans lequel cette science est décrite comme la discipline qui permet de connaître les phénomènes qui se produisent dans l'air :

Methaura quanto scientia ch'ensegna a cognoscere queste cose che nasceno, çoè queste impressione che nasceno in questo aere che è desovra da questa nostra habitatione, quasi per tre migliara in suso, secondo che dise Alberto⁵⁷.

55. Un autre exemple particulièrement significatif de ces intégrations se lit dans la réponse aux arguments contraires de la sixième question. Pour expliquer comment il est possible que le ciel, tout en n'étant formellement ni chaud ni froid, puisse produire ces qualités dans la région sublunaire, l'auteur de la version en langue vernaculaire introduit l'exemple du vin, qui peut induire l'ébriété dans celui qui le boit sans être pour autant lui-même ivre: « E le rason se solve in questo modo che el cielo no è caldo né humido né fredo formalemente, ma in virtù, çoè ch'ello ha in soa virtù e potentia de fare caldeça e fredura in questo mondo de soto, sì come lo vino no è ebrio, ma ello fa bene l'omo ebrio », Lucca, BS, ms. 1385, f. 2vb.

56. Lucca, BS, ms. 1385, f. 2ra : « Da po' che in questo libro avemo vedute alquante cose che sono mestiero de cognoscere, in questo libro che se chiama *Metha[1va]ura* al presente vedemo quelle cose più utele che se posono avere in brevità de questa scincia de la *Methaura* ». Cette exigence de synthèse est réaffirmée un peu plus loin, au f. 1vb : « Poravese dire in altro modo, mo' questo baste per la brevità del scrivere ». On pourrait s'interroger sur la formule utilisée par l'auteur de la version en langue vernaculaire au début de son prologue : « Da po' che in questo libro avemo vedute alquante cose che sono mestiero de cognoscere ». Le vulgarisateur se réfère-t-il à d'autres analyses qu'il aurait développées avant ? Ou bien se limite-t-il à reprendre l'incipit du texte aristotélicien (« Postquam precessit rememoratio nostra de rebus naturalibus », d'après la *translatio vetus*, éd. Schoonheim, p. 4, ll. 1-2) ?

57. Lucca, BS, ms. 1385, f. 1rb. La précision sur l'extension de la région dans laquelle se forment les phénomènes atmosphériques, absente du prologue des *Questions* de Raoul le Breton, ne se retrouve dans ce texte que beaucoup plus tard, à l'occasion de la question consacrée à la région de l'air : I.12, *Utrum interstitium aeris, sive media regio aeris, sit perpetue frigiditatis*. À la fin de cette question, Raoul se réclame de l'autorité d'Albert le Grand à propos de l'idée selon laquelle la région médiane de l'air ne dépasse pas de beaucoup l'altitude de trois miles. Curieusement, Raoul ne se réfère pas au Commentaire

Une telle caractérisation spatiale de la météorologie s'éloigne de celle qu'on peut lire dans le commentaire de Raoul le Breton – ainsi que dans la plupart des commentaires latins des *Météorologiques* – sur un point essentiel : à la différence de son équivalent contemporain, la météorologie ancienne et médiévale ne s'intéresse pas exclusivement aux phénomènes atmosphériques (qui se produisent « en haut »), mais également aux processus qui ont lieu à la surface de la terre ou même en son intérieur, tels que la génération des sources fluviales ou les tremblements de terre. Certes, Raoul le Breton est beaucoup plus rapide à ce sujet que d'autres maîtres : il reste que, pour lui, le domaine de la météorologie ne se réduit pas aux objets atmosphériques, mais s'étend également à beaucoup d'autres phénomènes⁵⁸. Les précisions terminologiques, tirées d'Albert le Grand par le biais de Raoul le Breton⁵⁹, qui

d'Albert sur les *Météorologiques*, dans lequel cette affirmation est pourtant présente (ALBERTUS MAGNUS, *Meteora*, I, 1, 9, éd. Colon. VI/1, p. 13, ll. 56-58 : « sicut probatur in LIBRO DE CREPUSCULIS, vapores non longius tribus miliaribus vel paulo minus a terra elevantur »), mais à un autre ouvrage d'Albert, le *Liber de forma resultante in speculo* (H. ANZULEWICZ, *Die theologische Relevanz des Bildbegriffs und des Spiegelbildmodells in den Frühwerken des Albertus Magnus*, Münster i.W 1999, 2 vols.), qui ne traite pas de ces problèmes. Quoi qu'il en soit, ce passage du commentaire en langue vernaculaire montre une fois de plus que le vulgarisateur manie sa source latine principale, à savoir le commentaire de Raoul, avec une certaine souplesse, n'hésitant pas à y intégrer d'autres développements. Le traité *De crepusculis*, utilisé par Albert le Grand pour la détermination de l'altitude de la région médiane de l'air, a longtemps été attribué à Alhazen. C'est sous le nom du scientifique arabe que ce texte a été imprimé à la Renaissance avec l'*Optique* d'Alhazen et le commentaire de Witelo : F. RISNER (éd.), *Opticae Thesaurus: Alhazeni arabis libri septem, nunc primum editi. Eiusdem Liber de crepusculis et nubium ascensionibus. Item Vitellonis Thuringopoloni libri X*, Basel 1572, réimp. New York 1972. Le traité *De crepusculis* a été restitué à Ibn Mu'had par Marc Smith, qui en a réalisé l'édition critique : M. SMITH, « The Latin Version of Ibn Mu'adh's 'Treatise on Twilight and the Rising of Clouds' », dans : *Arabic Sciences and Philosophy* 2 (1992), pp. 83-132.

58. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, prologus (cf. ROSSI, *Fra cielo e terra*, p. 384, ll. 164-167) : « Et propter hoc dicitur Liber *Metheorum*, quia est de impressionibus elevatis in sursum sicut in locis aeris et de multis aliis impressionibus, ut apparebit in processu istius libri ».

59. RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, prologus (cf. ROSSI, *Fra cielo e terra*, p. 384, ll. 158-164) : « Sed notandum quod istud nomen *Metheorum* habet multipliciter exponi. Albertus enim dicit quod *Metheorum* dicitur a 'meta', quod est 'trans', et 'theorum', quod est 'videre', quasi de hiis que sunt transcendentia inferiora ista. Et sic dicitur 'metheorum' de hiis que non possunt a nobis videri. Vel dicitur liber *Metheorum* a *metheoron*, grece, quod idem est quod 'impressio in alto' vel in altum tendens secundum alios » ; ALBERTUS MAGNUS, *Meteora*, I, 1, 1, éd. Colon. VI/1, p. 3, l. 31-p. 4, l. 3 : « Dicitur autem hic liber *Meteororum*, quod est Graecum nomen et compositum a *meta*, quod est *trans*, et *theorum*, quod est contemplatio quasi contem-

suivent immédiatement dans le commentaire de Lucques, confirment en revanche cette caractérisation spatiale :

Unde *Methaura* a 'metha', quod est 'passare desovra', e 'thorum', quod est 'videre', quasi 'videre ista transcendentia que fiunt super capita nostra', çoè cognoscere queste cose che se fa sovra li cavi nostri, vel *Methauroorum*, çoè impressione che comença qui abasso e va su en elto, sì come li fumi che se lieva da la terra e da l'aqua, e de quelle etiamdio che se fa in l'aere, si come la stella che pare cadere e la scintilla et alia⁶⁰.

Ce passage présente également un intérêt pour les choix lexicaux de l'auteur de la version en langue vernaculaire, car il nous permet de saisir certaines des constantes linguistiques qui caractérisent le commentaire de Lucques. Si notre anonyme s'efforce de fournir des équivalents en langue vernaculaire pour certains termes techniques, même en utilisant des périphrases (comme dans le cas de la préposition « metha », qu'il rend avec l'expression « passare desovra »)⁶¹, il se contente, dans d'autres cas, d'italianiser des formes décalquées du latin (comme « impressione », qui traduit le latin « impressiones »), ou même de gloser des passages latins qu'il reproduit tels quels (« quod est 'videre', quasi 'videre ista transcendentia que fiunt super capita nostra', çoè cognoscere queste cose che se fa sovra li cavi nostri »). Cette transition de la langue vernaculaire au latin, qui marque en quelque sorte un changement de registre, est assez fréquente lorsque l'auteur de la version en langue vernaculaire relate les opinions de quelques autorités – Aristote, mais aussi Albert le Grand. Dans ces cas, tantôt il se limite à reproduire sa source latine, comme dans le premier exemple dans la liste qui suit, tantôt il présente un curieux mélange de latin et langue vernaculaire, comme dans les deuxième, cinquième et sixième exemples. Le troisième et le quatrième passage, dans lesquels l'auteur de la version en langue vernaculaire paraphrase sa source en latin, sont plus difficiles à expliquer, à moins d'admettre qu'il avait à sa disposition un texte de

platio eorum, quae sunt *trans*, idest in alto generata, quia de illis principaliter hic intenditur; vel a *meta*, quod est de, et *theorim*, quod est *videre*, quia est de his, quae visu accipiuntur in aere generata sicut galaxia et iris et huiusmodi ».

60. Lucca, BS, ms. 1385, f. 1va. Il est à remarquer que si la première partie de l'explication reprend le texte de Raoul le Breton, la deuxième (après la préposition « vel ») n'a pas de correspondant dans le commentaire latin.

61. Ce choix sépare le vulgarisateur de Lucques de l'auteur florentin de la *Methaura*, éditée par Rita Librandi, qui garde au contraire la forme latine « trans » dans son commentaire en langue vernaculaire : LIBRANDI, *La Metaura d'Aristotile*, vol. 1, p. 60.

Raoul le Breton qui, à certains endroits, s'éloignait passablement de celui qui nous est parvenu.

I. Oppositum est Phylosophus, qui dicit quod supra periferiam, id est in loco superiori aeris, sive supra cacumen montium altissimorum, ubi dicitur esse locus superior aeris, non potest esse consistentia nubium (Lucca, BS, ms. 1385, q. I.8, f. 3ra).

Oppositum vult Aristoteles, qui dicit quod in loco superiori, sive supra peryferiam altissimorum montium, non potest esse consistentia nubium (RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, I.10, Utrum nubes possit generari et fieri in loco superiori aeris, scilicet supra peryferiam sive cacumen altissimorum montium).

II. *Alia fuit opinio Alberti, qui dicit quod* vapore che se lieva da la terra et da la aqua ascendeno infino a lo interstitio de l'aere (Lucca, BS, ms. 1385, q. I.10, f. 3vb).

Alia autem fuit opinio Alberti de ista causa frigiditatis in interstitio aeris et modo secundum quod habet ibi esse. Dicit enim quod causa illius frigiditatis est vapor elevatus ab aqua et exalatio elevata a terra ad interstitium aeris, que duo semper habent naturalem inclinationem ad frigiditatem condensantem (RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, I.11, Utrum aer sit naturaliter calidus).

III. Ad aliam rationem, de gravi, dico quod hoc est quia virtus gravis est fortior in frigidando et resistendo calori quam motus in calefaciendo, et etiam quia motus non calefacit per se et in omni corpore, sed per accidens, ut dictum est (Lucca, BS, ms. 1385, q. I.14, f. 6rb).

Ad aliam, cum dicitur: 'si motus haberet generare calorem, tunc quanto plus aliquid movetur', etc., verum est si motus per se calefaceret; modo motus per se non calefacit, sed per accidens; ideo etc. Vel dicendum quod maior vera est nisi virtus inducens frigiditatem contrariam fortior sit quam virtus inducens caliditatem. Ad minorem, cum dicitur quod quanto aliquid plus movetur in deorsum, tanto magis et diutius movetur, verum est, sed propter hoc non magis calefiet, quia virtus est fortior in dando sibi frigiditatem (RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, I.16, Utrum motus habeat calefacere sive generare calorem).

IV. Et si dicatur: 'ergo sol calefacit et alterat lunam', possumus dicere quod non alterat alteratione que [pro]ducit ad corruptionem, sed magis ad perfectionem; et ideo non calefacit lunam, licet calefaciat ista inferiora (Lucca, BS, ms. 1385, q. I.15, f. 6va).

Et quid dicitur ad auctoritatem Philosophi primo *Celi et mundi*, ubi dicit quod corpora celestia sunt intransmutabilia et inalterabilia? Dico tenendo Alexandrum quod bene verum est quod non sunt alterabilia alteratione que

ducat ad corruptionem, sed alia alteratione que non ducat ad corruptionem (RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, I.17, Utrum lumen habeat per se calefacere).

V. *Ad aliam*, quando tu dî che la cometa se fa de exhalation calda e secca que *elevatur sursum*, et imperçò ella non pò essere cason de venti, gli quali se fa qui de soto, dico che in questa exhalatione le parte sutile ascendeno infina al logo dove se fa questa cometa, e le parte grosse romagnon qua çoso (Lucca, BS, ms. 1385, q. I.22, f. 9rb).

Et cum dicitur quod cometa est signum exalationis calide et sicce etc., intenditur quod istud quod est subtilius de exalatione, quando fit cometa *sursum elevatur*, et illa pars non causat ventos, sed istud quod est grossius de exalatione dedit materiam ventorum, eo quod non potest tantum ascendere (RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, I.27, Utrum cometa significet mortem principum).

VI. Et imperçò dixit Tholomeus *in octavo libro secundo capitulo Almagesti* quod comprobato è che galasia se move in cento anni uno grado per lo movimento de la otava spera, questo non serave se questa galasia non fosse de natura del cielo (Lucca, BS, ms. 1385, q. I.22, f. 9va).

Et hoc probat Tholomeus ex quodam signo, quia *in octavo libro Almagesti et secundo capitulo* dicit quod, cum probatum sit quod galaxia movetur in centum annis uno gradu motu octave spere, videtur quod hoc non esset nisi galaxia esset in celo (RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, I.28, Queritur causam de galaxia, et primo utrum sit de natura elementari vel de natura celesti).

Parfois l'utilisation d'expressions ou de syntagmes latins s'explique par la reprise de formules propres au discours scolastique. C'est le cas du verbe « dicendum », de l'adverbe « item », de la formule « sicut dictum est », de l'expression « et ex hoc est », et de l'expression « ad aliam » dans la réponse aux arguments contraires⁶². Tantôt c'est plutôt la difficulté à traduire en langue vernaculaire des concepts philosophiques

62. Lucca, BS, ms. 1385, f. 5vb, l. 28 : « dicendum che raritas va innanti » ; f. 7rb, l. 37 : « dicendum che questa exhalation se move da lato » ; f. 4ra, ll. 9-10 : « item corpora superiora non possunt agere nisi per motum et lumen » ; f. 4va, ll. 22-23 : « item lo movimento convene a gli corpi per soa natura e forma » ; f. 4va, ll. 30-31 : « item lo movimento che se atribuisse al corpo in lo so luogo naturale non pò essere violento » ; f. 5rb, l. 10 : « item omne movimento serave caldo », pour ne mentionner que quelques exemples. La formule « sicut dictum est » apparaît à la fin de la question I.22, f. 8va, l. 40. L'expression « ad aliam » apparaît à plusieurs reprises, toujours dans la réponse aux arguments contraires : je signale, à titre d'exemple, I.10, f. 4ra, l. 27, f. 4rb, l. 15, l. 22, f. 4va, l. 2.

assez techniques qui explique la présence de formules latines, comme lorsque l'auteur de la version en langue vernaculaire écrit : « moto è de genere e de natura ipsius ubi » (f. 5rb, l. 23). Dans d'autres cas, la permanence de passages latins est plus difficile à expliquer, comme dans les arguments contraires à la question I.10 (f. 4ra, ll. 9-10) : « Item corpora superiora non possunt agere nisi per motum et lumen », ou à la fin de la réponse aux arguments contraires à la question I.13 (f. 5rb, ll. 3-4) : « vel dicendum quod bene tangunt, licet non patiantur ab istis inferioribus ». Il reste que, dans la plupart des cas, le traducteur italien cherche des équivalents vernaculaires des formules argumentatives scolastiques. Ainsi traduit-il l'expression « vel aliter potest dici », fréquente dans la réponse aux arguments contraires, par « possemo ben dire in altro modo » (f. 2ra, ll. 12-13) ; « est notandum » donne lieu à « è da notare » (f. 2ra, l. 25) ; « scilicet » est rendu par « çò » (f. 1va, l. 7 et *passim*) ; « ergo/igitur », par « adonqua » (f. 2rb, l. 24 et *passim*) ; plus rarement « donqua », f. 2rb, l. 20 ou « imperçò » (f. 2rb, l. 18 et *passim*) ; « quia », par « imperçò che » (f. 1vb, l. 18 et *passim*) ; « vel », par « overo » (f. 1vb, l. 10 et *passim*). Des formes latines restent pourtant, comme « statim » (f. 3va, l. 11-12), « quamvis » (f. 1vb, l. 14 ; f. 5ra, l. 11), « etiam » (f. 2rb l. 40 ; f. 5ra, l. 38 et *passim*), « omnino » (f. 4vb, l. 17), « ideo » (f. 3vb, l. 24), « tantum » (f. 5rb, ll. 2-3) et « tamen » (f. 2ra, l. 11), ce qui était d'ailleurs assez fréquent, à cette époque, dans les textes scientifiques en langue vernaculaire⁶³. Dans d'autres cas, on assiste à des hybridations entre le latin et la langue vernaculaire, comme par exemple : « primum patet che lo moto rescaldi » (f. 5ra, l. 28), « vel potest dici che, quamvis la stella receva questo lume... » (f. 4rb, l. 4), qui trahissent parfois, comme dans ce dernier cas, des incohérences de la part de l'auteur de la version en langue vernaculaire – lequel, comme nous l'avons vu, utilise ailleurs, pour l'expression « vel aliter potest dici », une formule en langue vernaculaire. La même oscillation entre l'utilisation d'une forme latine et sa traduction en langue vernaculaire se retrouve dans le syntagme « secondo lo circolo » (f. 4va, l. 27), que l'anonyme, à une autre occasion, omet de traduire, en se limitant à reprendre le latin « motu circulari ». De nombreuses structures vernaculaires semblent garder des résidus latins, comme par exemple l'ablatif de mesure dans la phrase

63. Cf., par exemple, LIBRANDI, *La Metaura d'Aristotele*, vol. 1, pp. 56-58 et 60.

« se move in cento anni *uno grado* » (f. 9va, ll. 27-28), dans laquelle la terminaison du substantif (-u) a pourtant été adaptée à la langue vernaculaire (-o). Ces résidus latins sont particulièrement abondants dans les syntagmes prépositionnels, comme dans la phrase « cossi se expone *per Alberto e li altri Phylosophi* » (f. 3ra, ll. 12-13), où la formule « *per Alberto* » décalque de près le latin « *per Albertum* », ou encore « *per la refractione del sole a la terra* » (f. 3vb, l. 14) et « *a lo inçoso verso la terra* » (f. 4vb, l. 40-5ra, l. 1), dans laquelle la préposition latine *a* s'insère sans solution de continuité dans le discours en langue vernaculaire⁶⁴. Un peu plus loin, toutefois, la même préposition *a* est rendue par *da* : « *Altri dise che casone de questa fredura sie equale distantia e remotione da la terra e dal cielo* » (f. 3vb, ll. 19-21). Ces incohérences montrent que l'auteur de la version en langue vernaculaire est loin de viser la rigueur philologique : son objectif n'est pas d'élaborer une méthode de traduction unitaire, mais de rendre son texte accessible dans une langue qui présente plusieurs points de contact avec le latin. Lorsque ces points de contact permettent de garder des syntagmes et des structures latines dans le texte vernaculaire sans en entraver la compréhension, l'anonyme n'a pas besoin d'intervenir plus lourdement.

Au terme de ce bref aperçu du contenu, de la structure et des solutions linguistiques du commentaire de Lucques, il y aurait lieu de s'interroger sur le choix de traduire et d'adapter le commentaire de Raoul le Breton plutôt qu'un autre texte. La grande autorité de Raoul le Breton, dont les commentaires couvrent presque tout le corpus aristotélicien⁶⁵, et qui

64. LIBRANDI, *La Metaura d'Aristotile*, vol. 1, p. 57. Il se peut d'ailleurs qu'un certain nombre de structures et de particules qui peuvent être considérées comme des résidus latins se retrouvent également dans le dialecte de l'auteur de la version en langue vernaculaire, une question qui ne peut pas être tranchée à ce stade encore préliminaire des investigations, mais qui devra être clarifiée à travers une analyse linguistique détaillée.

65. Pour un panorama des écrits de Raoul le Breton, voir I. COSTA, *Le questiones di Radulfo Brito sull' "Etica Nicomachea". Introduzione e testo critico*, Turnhout 2008, pp. 100-103 ; C. LOHR, *Latin Aristotle Commentaries, I.1, Medieval Authors A-L*, Firenze 2010, 2 vols., vol. 2, pp. 115-119 ; O. WEIJERS et M. CALMA, *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris : textes et maîtres (ca. 1200-1500), VIII. Répertoire des noms commençant par R*, Turnhout 2010, pp. 43-64 ; G. A. WILSON, « Critical Study », dans : RADULPHUS BRITO, *Quaestiones super Priora Analytica Aristotelis*, Leuven 2016, pp. XXXIII-XL and LII-LVIII ; A. M. MORA MÁRQUEZ et I. COSTA, « Radulphus Brito », dans : *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (2018) : <https://plato.stanford.edu/entries/radulphus-brito/>.

a été défini comme le dernier grand maître-ès-arts⁶⁶, a sûrement joué un rôle. À ce propos, il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'un autre commentaire aristotélicien de Raoul, les *Questions* sur l'*Ars Vetus*, a fait l'objet d'une traduction, cette fois du latin en grec, par Georgios Kourtesios Scholarios (vers 1400 – vers 1473), théologien byzantin, philosophe défenseur de l'aristotélisme et patriarche œcuménique de Constantinople de 1454 à 1456⁶⁷. Mais il y a probablement une autre raison, plus spécifique, qui explique pourquoi le choix de notre anonyme s'est porté sur le commentaire de Raoul plutôt que sur le texte de l'un de ses collègues. Cette raison est à rechercher, d'après moi, dans la diffusion manuscrite des *Questions* sur les *Météorologiques* de Raoul le Breton : les deux copies manuscrites complètes qui transmettent ce texte sont en effet conservées dans des bibliothèques italiennes : Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Conv. soppr. E.1.252, ff. 104r-140v⁶⁸ (F) et Osimo, Biblioteca dell'Istituto Campana, fondo principale, 18.L.38, deuxième fascicule (O)⁶⁹. Ce qui est encore plus important, c'est que la circulation italienne de ces manuscrits remonte à l'époque

66. S. EBBESEN, « Radulphus Brito: The Last of the Great Arts Masters. Or : Philosophy and Freedom », dans : J. A. AERTSEN, A. SPEER et F. HENTSCHEL (éds.), *Geistesleben im 13. Jahrhundert*, Berlin/New York 2000, pp. 231-251. Aux yeux de Sten Ebbesen, Raoul, qui a commencé son activité d'enseignement à la Faculté des Arts de l'Université de Paris dans les années 1290, pour la poursuivre dans la première décennie du siècle suivant, a été le dernier d'une génération d'illustres maîtres-ès-arts qui ont partagé une sorte d'optimisme épistémologique. Selon cette attitude, qui se manifeste dans des domaines aussi différents que la noétique et la morale, la connaissance scientifique n'est pas seulement possible, mais elle constitue la plus grande source de liberté.

67. S. EBBESEN et J. PINBORG, « Gennadios and Western Scholasticism », dans : *Classica et Medievalia* 33 (1981), pp. 263-319 ; M.-H. BLANCHET, *Georges-Gennadios Scholarios (vers 1400-vers 1472). Un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'empire byzantin. Institut Français d'Études Byzantines*, Paris 2008 ; J. A. DEMETRACOPOULOS, « Georgios Scholarios », dans : L. CESALLI et G. HARTUNG (éds.), *Grundris der Geschichte der Philosophie. Die Philosophie des Mittelalters*. Band 1: Byzanz, Judentum, Basel 2019, pp. 224-239.

68. Pour une description du manuscrit florentin voir G. POMARO, « Censimento dei manoscritti della Biblioteca di S. Maria Novella. Parte I: Origini e Trecento », dans : *Memorie Domenicane* 11 (1980), pp. 324-470, ici pp. 389-391 ; G. POMARO, *Catalogo di manoscritti filosofici nelle biblioteche italiane*, 3 : Firenze, Pisa, Pistoia, Firenze 1983, pp. 59-61 ; I. COSTA, « 'Deus in corpore humano hospitatus'. Un document sur l'incepito à la Faculté des Arts (XIII^e-XIV^e siècle) », dans : *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge* 76 (2009), pp. 235-259, ici pp. 236-238, qui corrige la description de Pomaro au sujet des ff. 263ra-264rb.

69. A. PATTIN, « Les traités contenus dans le manuscrit Osimo, Biblioteca del Collegio Campana 39 (= 18 L 38) », dans : *Bulletin de Philosophie Médiévale* 16-17 (1974-1975), pp. 94-100 ; G. A. WILSON (éd.), *Radulphus Brito. Quaestiones super Priora*

médiévale. Des marques de possession du XVI^e siècle dans le manuscrit de Florence indiquent qu'il faisait partie de la bibliothèque du couvent dominicain de Santa Maria Novella⁷⁰, mais la présence de ce codex à Florence est attestée aussi pour une période antérieure : le manuscrit, qui se compose de deux unités codicologiques (I : ff. 1-319 ; II ff. 320-327), a en effet appartenu au canoniste Federico di Bartolo Bardi⁷¹. Dans le manuscrit d'Osimo, les *Questions sur les Météorologiques* de Raoul le Breton occupent la deuxième de cinq unités codicologiques à l'origine indépendantes. Toutes ces unités sont datables, à partir des caractéristiques des écritures, entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle. La troisième unité a été copiée par des mains italiennes. La deuxième unité, qui transmet les *Questions sur les Météorologiques*, porte une marque de possession qui atteste sa circulation italienne au début du XV^e siècle : dans la marge inférieure du premier feuillet nous lisons en effet que le manuscrit a appartenu au médecin padouan Jean Marcanova⁷². La présence des *Questions sur les Météorologiques* de Raoul le Breton dans des bibliothèques italiennes n'est donc pas le fait d'acquisitions tardives, mais prouve la circulation italienne médiévale de ce commentaire. Ce phénomène semble être confirmé par la troisième

Analytica Aristotelis, Leuven 2016, pp. XXII-XXV ; PANZICA, « Commenti ad Aristotele nella biblioteca dell'Istituto Campana a Osimo », pp. 243-269.

70. Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Conv. soppr. E.1.252, f. 310ra : « Conventus Sancte Marie Novelle de Florentia ordinis predicatorum » ; f. 327rb : « Conventus Sancte Marie Novelle de Florentia ordinis predicatorum ». Pour l'histoire de ce fonds, et pour les autres manuscrits y ayant appartenu, voir POMARO, « Censimento dei manoscritti », pp. 324-470.

71. Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Conv. soppr. E.1.252, f. 319v, *marg. sup.*, note grattée : « Iste liber in quo sunt omnes questiones super omnes libros naturales philosophie Aristotelis parvos et magnos, et etiam questiones super libros *Metaphysice*, est Frederici condam Bartholi de Bardis de Florentia ».

72. Osimo, Biblioteca dell'Istituto Campana, fondo principale 18.L.381, fasc. II, f. 1r, *marg. inf.* : « 1441 Ioannes Marchanova artium et medicine doctor p[ro] s[ua] pec[unia] em[it] Patavii ». À propos de Jean Marcanova, voir E. BARILE, P. C. CLARKE et G. NORDIO (éds.), *Cittadini veneziani del Quattrocento. I due Giovanni Marcanova, il mercante e l'umanista*, Venezia 2006 ; E. BARILE, *Per la biografia dell'umanista Giovanni Marcanova*, Padova 2011. Sur sa bibliothèque, voir L. SIGHINOLFI, « La biblioteca di Giovanni Marcanova », dans : *Collectanea variae doctrinae Leoni S. Olschki bibliopolae Florentino sexagenario*, Monachii 1921, pp. 187-222 ; M. C. VITALI, « L'umanista padovano Giovanni Marcanova (1410/18-1467) e la sua biblioteca », dans : *Ateneo veneto* 21 (1983), pp. 127-61 ; R. HISSETTE, « L'apport de Giovanni Marcanova et de Nicoletto Vernia à la tradition du texte latin d'un commentaire d'Averroès et le spectre de la contamination », dans : *Quaderni per la storia dell'Università di Padova* 21 (1988), pp. 1-21.

copie, celle-ci incomplète, des *Questions* de Raoul le Breton, conservée à la Bibliothèque nationale de France sous la cote latin 15805 (P)⁷³. Dans ce manuscrit, les ff. 36vb-39vb, qui transmettent le prologue et les questions I.1-20 du commentaire de Raoul⁷⁴, sont précédées par la question *Utrum elementa sub formis maneant in mixto*, disputée à Bologne par Taddée de Parme (ff. 26vb-31ra) et copiée par Jacques de Padoue⁷⁵, et par un extrait des *Questions* sur le *De generatione et corruptione* de Gilles d'Orléans (ff. 32ra-36vb)⁷⁶. Ce dernier texte a été copié par la même main qui a transcrit les *Questions* de Raoul, une main présentant des caractéristiques italiennes.

Cela dit, les données philologiques à notre disposition nous permettent-elles de rapprocher l'adaptation en langue vernaculaire de l'un des manuscrits transmettant le commentaire de Raoul ? Nous avons vu que les questions en langue vernaculaire représentent une réélaboration, plutôt qu'une traduction au sens propre, des questions latines, ce qui rend impossible tout rapprochement précis entre les deux textes. Dans le passage suivant, par exemple, l'omission, en *O*, du verbe « facientes » semblerait indiquer que ce manuscrit n'est pas la source (directe) de la version en langue vernaculaire, dans laquelle ce terme est rendu par « *faciando* » ;

[...] sì come expone Alexandro in questo commento, per che li antiqui sacerdoti, çoè savii, faciando soi sacrificii in la sumità de li monti altissimi, trova-

73. Pour les textes contenus dans ce manuscrit, on se référera au catalogue de W. SENKO, *Repertorium commentariorum medii aevi in Aristotelem latinorum quae in bibliothecis publicis Parisiis asservantur* (Bibliothèque Nationale, Arsenal, Mazarine, Sorbonne, Ste Geneviève), Warszawa 1982 (2 vols.), vol. 1, pp. 197-199, et surtout à l'article de G. J. ETZKORN, « The Codex Paris Nat. lat. 15805 », dans : *Archivum Franciscanum Historicum* 80 (1987), pp. 322-333.

74. Les titres des questions ont été transcrits dans l'Annexe B de l'article d'Etzkorn, pp. 330-331.

75. Ch. SAMARAN, R. MARICHAL (éds.), *Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de date, de lieu ou de copiste*, t. III (Bibliothèque Nationale, Fonds Latin, n. 8001 à 18613), Paris 1974, p. 689.

76. Les titres des questions ont été transcrits dans l'Annexe A de l'article d'Etzkorn, pp. 328-329. Le commentaire a été édité par Z. KUKSEWICZ (éd.), *Quaestiones super 'De generatione et corruptione', Aegidius Aurelianensis*, Amsterdam 1993. Des copies complètes de ces *Questions* sont transmises par les manuscrits Firenze, Biblioteca Nazionale, Conv. Sopp. E.1.252, ff. 141ra-159rb (dans lequel ces *Questions* se trouvent encore une fois associées au commentaire sur les *Météorologiques* de Raoul le Breton) et Paris, Bibliothèque Mazarine, 3493, ff. 241ra-283v.

vano soi signi in fine de l'anno, quando tornavano, non mossi né guasti (Lucca, BS, ms. 1385, q. I.8, f. 3vb).

Alexander in primo [principio *F*] huius, quia antiqui sacerdotes facientes [facientes *om. O*] sacrificia in cacumine montium altissimorum inveniebant [inveniebat *O*] cineres eiusdem dispositionis et situs, et non dispersos [et situs et non dispersos *om. O*]

(RADULPHUS BRITO, *Questiones super quatuor libros Meteororum*, I.10, Utrum nubes possit generari et fieri in loco superiori aeris, scilicet supra perypheriam sive cacumen altissimorum montium).

Cependant, la non-littéralité de la version en langue vernaculaire rend aisée l'hypothèse d'une intervention de la part du traducteur anonyme, surtout dans les cas où, comme dans l'exemple que nous venons de voir, le contexte facilite de telles intégrations. Nous devons donc nous tourner vers le prologue latin du commentaire en langue vernaculaire afin d'établir une comparaison plus solide entre les textes. Dans la liste qui suit, les variantes du manuscrit de Lucques (*L*) sont étudiées dans leurs rapports avec les manuscrits de Florence, Paris et Osimo.

1. hominis sepultura *FLP* : *inv. O*
2. vulgarium *FLP* : *vulgarem O*
3. dummodo possint ad divitias pervenire *F* : et per quas possunt ad divitias pervenire *OP* et ad divitias pervenire per eas *L*
4. nisi tibi valeant dicunt ipsi et nisi *F* : ut dicunt ipsi non tibi valeant nec *O* dicunt ipsi si non *P* ut dicunt cum per eas non *L*
5. sensuales *F* : sensibiles *LO* (*P*: *sen^{les}*)
6. devenire *F* : pervenire *LOP*
7. ceperunt *F* : inceperunt *LOP*
8. philosophum *FL* : philosophantem *OP*
9. dicens *FL* : *om. O* (dans *P*, le passage n'est pas lisible à cause de la rognure)
10. consuetum est *FL* : consuetudines *O* (dans *P*, le passage n'est pas lisible à cause de la rognure)
11. ad perfectam mixtionem *F* : ad perfectionem *LOP*
12. in isto libro dicit enim quod hic determinatur *F* : in quo libro determinatur *O* in quo determinatur *LP*
13. mixta perfecta *F* : perfecte mixta *LO* perfecte mixte *P*
14. numquam *F* : non *LOP*
15. passionibus mixtorum *F* : mixtis *LOP*
16. digestio indigestio putrefactio et consimilia sibi opposita *F* : putrefactio digestio et indigestio et similia *L* putrefactio digestio et indigestio sibi opposita et similia *O* putrefactio digestio et indigestio sibi opposita *P*

Les accidents du prologue montrent que *L* est plus proche des manuscrits *OP* (variantes 3, 4, 6, 7, 11, 12, 13, 14, 15, 16), notamment de *O* (variantes 4, 13), que du manuscrit florentin *F*. Cependant, *L* ne partage pas toutes les variantes de *OP* (1, 2, 8, 9 ?, 10 ?), et d'autant moins les leçons individuelles de *O* (1, 2) ou de *P* (9 ?, 10 ?, 13), ce qui semble exclure que le vulgarisateur se soit fondé sur l'une de ces deux copies du commentaire de Raoul le Breton.

5. *Lire les Météorologiques en langue vernaculaire : quelques hypothèses*

Le grand intérêt médiéval pour les *Météorologiques* d'Aristote, attesté par les trois versions de ce texte en langue vernaculaire, pourrait étonner le lecteur moderne, qui a vu s'écrouler les bases théoriques de la météorologie aristotélicienne (la théorie de la double exhalaison et la théorie de l'antipéristase) sous les coups de la science expérimentale, et qui s'est habitué à voir dans la météorologie la science de la prévision du temps – ce qu'elle n'était pas chez Aristote, ni chez ses commentateurs. Pourtant, la présence des *Météorologiques* dans les programmes d'étude des universités médiévales a déterminé la rapide multiplication des copies de ce texte, ainsi que la prolifération des commentaires. Ce succès tient sans doute à la centralité des *Météorologiques* dans le système aristotélicien de la nature. Point de jonction entre la physique céleste du *Traité du ciel* et la physique terrestre, entre l'analyse des mouvements simples menée dans la *Physique* et l'analyse des mouvements composés (comme ceux qui caractérisent les exhalaisons), entre l'étude des qualités élémentaires, développée dans le *Traité de la génération et de la corruption*, et celle des corps mixtes (parmi lesquels se rangent les produits de l'exhalaison et de la vapeur), les *Météorologiques* marquent en même temps la transition entre l'étude de la matière inanimée, propre aux autres traités aristotéliciens de philosophie naturelle, et l'étude des corps organiques, qui fera l'objet des traités biologiques.

À la différence des autres traités aristotéliciens de philosophie naturelle, les *Météorologiques* présentaient l'avantage d'aborder des phénomènes dont tout le monde pouvait avoir l'expérience. Si la *Physique* et le *Traité de la génération et de la corruption* étudiaient en effet les principes généraux et abstraits des mouvements et des transformations, et que le *Traité du ciel* s'intéressait principalement aux corps lointains faits de matière éthérée, l'objet des *Météorologiques* était

proche et tangible, car ce texte parlait des précipitations, des vents, de la mer, de l'origine des fleuves et des transformations qui, au bout de périodes très longues, déterminent l'alternance entre mers et terres sèches. Certains des phénomènes abordés dans les *Météorologiques* étaient aptes à susciter l'étonnement, comme l'arc-en-ciel, ou la peur, comme les foudres, les ouragans et d'autres événements plus rares tels que les tremblements de terre et l'apparition des comètes. La météorologie était donc, par excellence, la science de ce qui est à la portée de tout le monde, mais dont tout le monde ignore les causes. En tant que telle, elle semblait illustrer, mieux que toute autre, la démarche philosophique qu'Aristote décrit dans la *Métaphysique*, et qui, partant de l'étonnement (*admiratio*), amène les hommes qui ont satisfait leurs besoins matériels à s'interroger sur les causes des phénomènes⁷⁷. C'est pour cette raison que Pierre d'Ailly, suivi par le commentateur polonais Paulus de Worczyn, ouvre le prologue de son commentaire des *Météorologiques* par une citation de ce passage célèbre⁷⁸. Par ce choix rhétorique, ces commentateurs ne faisaient d'ailleurs que répéter des arguments courants dans les commentaires scolastiques de ce texte aristotélicien. Dans le prologue à ses *Questions* sur les *Météorologiques*, Jean Buridan se réclamait du proème d'un autre traité d'Aristote, le *De anima*⁷⁹, pour affirmer que si la dignité d'une science résulte de l'extraordinaire et de la désirabilité de son objet, la science météorologique doit être considérée comme la plus digne et la plus désirable, car les phénomènes dont elle s'occupe sont, parmi ceux dont nous avons l'expérience, les plus merveilleux. Les gens qui ignorent

77. ARISTOTELES, *Metaphysica*, I, 1, 981b20-26.

78. PETRUS DE ALLIACO, *Compilatio quatuor librorum Meteororum*, ms. Praha, Národní knihovna, III H 8, ff. 216r, corrigé avec le ms. Paris, BnF, lat. 2831, f. 63r : « Propter nostrum admirari inventum est philosophari, ut dicitur primo *Metaphysice*. Et quia inter omnia que naturaliter producuntur maximam dubitationem nostris sensibus inferunt effectus de quibus in libro *Meteteororum* tractatur (quorum quidam superius, quorum quidam infra terram generantur), nunc ad laudem Dei et utilitatem scolarium cause sunt ponende » ; PAULUS DE WORCZYN, *Questiones in Meteorologica*, prologus, ms. Kraków, Biblioteka Jagiellońska, 2073, f. 122r.

79. ARISTOTELES, *De anima*, I, 1, 402a1-5, Guillelmus de Morbeka reuisor translationis Aristotelis secundum Aquinatis librum – De anima translatio 'noua' – Iacobi Venetici translationis recensio, éd. J. DECORTE, rev. J. BRAMS (Aristoteles Latinus Database) : « Bonorum et honorabilium noticiam opinantes, magis autem alteram altera aut secundum certitudinem aut ex eo quod meliorum quidem et mirabiliorum est, propter utraque hec anime ».

les causes de ces phénomènes attribuent en effet les feux-follets qui apparaissent la nuit dans les cimetières et sur les échafauds aux âmes des morts venant se réapproprier les opérations de leurs corps ; l'apparition et la disparition des étoiles filantes et des comètes, à des processus de génération et de corruption dans la voûte céleste ; les foudres et d'autres apparitions lumineuses, à des ouvertures qui apparaissent dans le ciel ; les ouragans et les vents d'orage, dont la violence arrive à déraciner les arbres et à démolir les bâtiments, à l'action des démons⁸⁰. En dévoilant les causes de ces phénomènes grandioses et terribles, la météorologie libère les hommes à la fois de l'ignorance et de la peur.

Loin d'être le premier à user de tels arguments pour justifier l'importance de la météorologie, Buridan se rattachait à une longue tradition, substantiellement étrangère aux propos d'Aristote et de ses commentateurs grecs et arabes, mais qui s'était imposée dans l'Occident latin sous l'influence de penseurs latins comme Pline l'Ancien et Sénèque, qui ont insisté sur les manifestations merveilleuses de la nature et sur la fonction thérapeutique de la connaissance des principes naturels, seul remède possible à l'inquiétude humaine⁸¹. Science des phénomènes aux effets manifestes et aux causes cachées, science

80. S. BAGES, *Les Questions super tres libros Metheororum Aristotelis de Jean Buridan. Étude suivie de l'édition du l. I*, Thèse de Doctorat de l'École des Chartes, 1986 (2 vols.), vol. 2, p. 1 : « Si scientiam opinamur honorabiliorem ex eo, ceteris paribus, quod est de magis mirabilibus, et appetibiliorem, prout habetur in prohemio *De anima*, constat quod scientiam libri metheororum valde reputare debemus honorabilem et super ceteras plurimas appetibilem. Opera namque metheorologica inter cetera nobis apparentia sunt mirabiliora. Miramur enim lucernas in cimiteriis et sub patibulis ardentes, tamquam animarum mortuorum ad sua corpora venientium operationes. Miramur stellarum cadentium et cometarum generationes et corruptiones tamquam partes celi cottidie corrumpantur et tandem corpora celestia destruantur. Admirantur homines coruscationes, hiatus et voragines, tamquam celi dividantur et aperiantur, admirantur ecnepharum, typhonum et fulminum vehementes tempestates, tamquam non sint nature sed potius demonum potestas. Pro hoc [*sic* Bages] enim grossissime arbores franguntur, torquentur et omnino simul eradicantur, lapides grossi alte per aerem elevantur et longe portantur, edificia fortissima destruantur per motus terre, civitates subvertuntur ».

81. Dans les *Questions naturelles* de Sénèque (éd. P. OLTRAMARE, Paris 1961, 2 vols.), cette attitude est bien illustrée par le prologue au livre VI, qui porte sur les tremblements de terre (VI, 1-3). Quant au deuxième livre de l'*Histoire naturelle* de Pline (éd. J. BEAUJEU, Paris 1950), il suffit de parcourir la table des matières pour se rendre compte de la centralité accordée aux phénomènes merveilleux et aux prodiges, traités particulièrement aux chapitres XXV-XXXVII ; L ; LII ; LVII-LIX ; LXXXIV- LXXXVI ; XCIII-XCIV ; XCVIII ; CI-CV ; CVI-CX ; CX-CXI.

capable de rassasier la curiosité et d'apaiser la peur, il n'est guère étonnant que la météorologie ait eu, en Occident, un public si vaste, tant dans les universités qu'en dehors d'elles.

Il convient toutefois de distinguer les *Météorologiques* d'Aristote de la vaste littérature météorologique, à caractère pratique⁸². On serait en effet tenté d'attribuer l'intérêt des traducteurs en langue vernaculaire aux implications pratiques des *Météorologiques*, qui traitent, entre autres, des zones habitables de la terre, de la rose des vents et des précipitations. Cette supposition, qui semblerait confirmée par la circulation de la *Metaura* florentine, dont une copie a été annotée par un marchand voyageur, présente néanmoins quelques inconvénients. Si en effet les sujets traités dans les *Météorologiques* se prêtaient à des considérations pratiques et à des observations concrètes, ils étaient le plus souvent abordés de manière abstraite et livresque par les commentateurs d'Aristote, avec très peu d'exceptions – parmi lesquelles, au Moyen Âge latin, Albert le Grand et Jean Buridan. Les *Météorologiques* et leurs commentaires n'étaient donc pas le lieu où les laïcs auraient pu trouver le savoir pratique utile à l'agriculture ou à la navigation. Même la prévision du temps atmosphérique, que les modernes lient indissociablement à cette science, ne fait pas partie des objectifs de la météorologie aristotélicienne, qui vise à expliquer les phénomènes plutôt qu'à les prévoir. Si donc l'interprétation des signes du temps était abordée, à partir du milieu du XIV^e siècle, dans les commentaires universitaires par questions, elle restait un sujet étranger à la finalité principale du traité, un sujet qui pouvait être mieux exploré, par exemple, à partir de traités tels que le *De signis* de Théophraste⁸³, traduit en latin par Bartholomée de Messine, ou des traités d'astrométéorologie, souvent intégrés aux sommes astrologiques. À la différence de ces textes et d'autres traités techniques sur des sujets météorologiques, néanmoins, Aristote et ses commentaires médiévaux ne se limitaient pas à décrire les phénomènes et à les

82. Pour laquelle je renvoie, à titre d'exemple, à cette publication récente : A. LAWRENCE-MATHERS, *Medieval Meteorology. Forecasting the Weather from Aristotle to the Almanac*, Cambridge 2019.

83. D. SIDER et C. W. BRUNSCHÖN (éds.), *Theophrastus of Eresus. On Weather Signs*, Leiden/Boston 2007 ; Ch. BURNETT, « The Latin versions of Pseudo-Aristotle's *De signis* », dans : P. DE LEEMANS (éd.), *Translating at the Court. Bartholomew of Messina and Cultural Life at the Court of Manfred, King of Sicily*, Leuven 2014, pp. 285-298.

expliquer de manière isolée, mais élaboraient un système théorique cohérent, grâce auquel la météorologie acquérait pour la première fois le statut d'une science.

Les historiens de la pensée ont longtemps insisté sur les intérêts pratiques du public extra-universitaire, intérêts qui justifient la prolifération des textes en langue vernaculaire portant sur des sujets éthiques ou techniques d'application immédiate⁸⁴. Il reste encore à mieux cerner les intérêts spéculatifs et théoriques de ce public – des intérêts qui, du moins dans certains milieux, devaient être assez forts. La même région de l'Italie du nord-est, qui a donné lieu à la traduction italienne du commentaire de Raoul le Breton, par exemple, est à l'origine de plusieurs textes scientifiques en langue vernaculaire⁸⁵, parmi lesquels un traité extrêmement technique : le *De aspectibus* d'Alhazen, manuel d'optique géométrique qui a marqué la naissance de la perspective⁸⁶. Alors que plusieurs études ont contribué à clarifier la source latine de ce texte⁸⁷ et son influence à l'époque humaniste⁸⁸,

84. Voir à ce propos LIBRANDI, *Il lettore di testi scientifici in volgare*, pp. 132-136.

85. Je mentionne seulement, à titre d'exemple, TOMASIN, *Maestro Gregorio, Libro de conservar sanitate* et R. CASAPULLO (éd.), *Vivaldo Belcalzer, Trattato di scienza universal*, Alessandria 2010. Le premier texte, transmis par le ms. Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, It. II 28 (5256), ff. 1r-36r, constitue une version en vénitien d'un traité médical, le *De regimine sanitatis*, édité par C. FERCKEL, « Ein Gesundheitsregiment für Herzog Albrecht von Österreich aus dem 14. Jahrhundert », dans : *Archiv für Geschichte der Medizin* 11 (1918), pp. 1-21 (des manuscrits inconnus de Ferckel sont mentionnés par Tomasin, aux pp. XXVI-XVIII). Le deuxième texte représente une vulgarisation du *Liber de proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, réalisée par le notaire Vivaldo Belcalzer entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle.

86. Ce texte, intitulé *De li aspecti*, est transmis par le ms. Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 4595. *Inc.* : « Troviamo el vedere che quando ara guatato ne le luxe forte » ; *expl.* : (Ibn Mu'adh', *De crepusculis et nubium ascensionibus*) : « e pervengono i vapori ascendente da la terra e questo fia quello che noi habiamo voluto ». Cette traduction a été découverte par E. Narducci, auquel je renvoie pour une description du manuscrit : « Nota intorno ad una traduzione italiana fatta nel secolo decimoquarto del trattato d'ottica d'Alhazen », dans : *Bollettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche* 4 (1871), pp. 1-48.

87. M. SMITH, « The Latin Source of the Fourteenth-Century Italian Translation of Alhacen's *De aspectibus* (Vat. lat. 4595) », dans : *Arabic Sciences and Philosophy* 11 (2001), pp. 27-43, corrigé par D. RAYNAUD, « On the Latin Source of the Italian Version of Alhacen's *De aspectibus* (Vat. Lat. 4594) », dans : *Arabic Sciences and Philosophy* 30/1 (2020), pp. 139-153.

88. G. FEDERICI VESCOVINI, « Contributo per la storia della fortuna di Alhazen in Italia : il volgarizzamento del ms. Vat. 4595 e il 'Commentario terzo' del Ghiberti », dans : *Rinascimento* 5 (1965), pp. 17-49 ; EAD., « Alhazen vulgarisé », dans : *Arabic*

les circonstances qui ont déterminé la rédaction de cet ouvrage restent encore inconnues, tout comme celles qui ont présidé à la traduction des *Questions* de Raoul le Breton. Il reste à souhaiter que de nouvelles investigations répondent à ces interrogations, permettant d'approfondir nos connaissances sur les intérêts scientifiques – et non plus seulement pratiques – du public extra-universitaire.

6. *Bilan*

Pour l'instant, essayons de tirer un bilan sur la réception médiévale des *Météorologiques* en langue vernaculaire, une réception dont deux chapitres étaient connus jusqu'à présent – la traduction de Mahieu le Vilain et la *Metaura* florentine – et dont un nouveau chapitre, représenté par la traduction italienne des *Questions* de Raoul le Breton, vient de s'ouvrir. Nous avons vu que les auteurs des trois versions en langue vernaculaire adoptent des formes textuelles et des sources différentes pour véhiculer le contenu des *Météorologiques* à un public extra-universitaire : si Mahieu le Vilain traduit et adapte le texte de la *nova translatio*, qu'il accompagne de nombreuses explications tirées d'autres textes savants, ainsi que de considérations à la première personne, les traducteurs italiens filtrent le texte aristotélicien à travers ses commentaires scolastiques. L'anonyme florentin se tourne vers les commentaires-paraphrases de Thomas d'Aquin, auquel il attribue l'entièreté du texte qu'il traduit, et d'Albert le Grand, chez qui il puise pourtant une bonne partie de son ouvrage. L'anonyme du manuscrit de Lucques choisit quant à lui de traduire un commentaire par questions. Son choix se porte sur un autre maître parisien – séculier pourtant – qui jouissait d'une grande renommée, et dont le commentaire aux *Météorologiques* avait eu une certaine circulation dans la Péninsule : Raoul le Breton. Sauf erreur de ma part, cette tentative de restituer dans une langue vernaculaire le modèle du commentaire universitaire par questions représente, dans l'état actuel de nos connaissances, un hapax.

Sciences and Philosophy 8 (1998), pp. 67-96 ; C. PANTI, « The Commentario terzo by Lorenzo Ghiberti and His volgarizzamenti of Vitruvius, Alhazen and the Medieval Perspectivists », dans : A. PARAVICINI BAGLIANI (éd.), *Arabic and Latin Theory of Perspective*, Firenze 2021, pp. 121-156.

Malgré ces différences dans la structure et les sources de leurs traductions, les trois vernacularisateurs partagent un choix textuel important : l'exclusion du quatrième livre des *Météorologiques*, disponible pourtant dans les deux versions du texte aristotélicien – la *vetus* et la *nova translatio* –, commenté par Albert le Grand (mais non par Thomas d'Aquin), ainsi que par Raoul le Breton – pour en rester aux sources principales de nos trois textes. Cette exclusion du quatrième livre ne doit pas être attribuée à des doutes sur son authenticité ou sa place au sein du traité aristotélicien, car, dans les universités médiévales, ce livre était couramment enseigné et commenté, sous le nom d'Aristote et à la suite des trois premiers livres des *Météorologiques*.⁸⁹ Les raisons de ce choix commun, qui me paraît d'autant plus significatif à la lumière des différences qui séparent les trois traductions, doivent donc être recherchées ailleurs, dans la nature et le caractère de ce texte. Qu'on se rappelle, à ce propos, les remarques de Mahieu le Vilain sur l'excessive technicité des démonstrations concernant le halo et l'arc-en-ciel – démonstrations que le Normand décide de passer sous silence –, ainsi que l'insistance du vernacularisateur de l'Italie du nord-est sur les critères de synthèse et de brièveté qui guident sa traduction. Les trois auteurs ont probablement dû appliquer les mêmes considérations au quatrième livre des *Météorologiques*, qui s'écarte des trois premiers tant pour le contenu que pour le style.

89. Pour en rester à l'époque et aux régions géographiques des trois traductions en langue vernaculaire que nous avons prises en considération, les statuts de la Faculté des arts de Paris de 1255 prescrivent la lecture obligatoire du premier et du quatrième livre des *Météorologiques* : H. DENIFLE et É. CHATELAIN, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, vol. 1, Paris 1889, p. 246. Des commentaires sur le quatrième livre ont été enseignés à la Faculté des arts de Paris par Jacques de Douai (ms. Brugge, Openbare Bibliotheek, 513, ff. 76r-84v ; ms. Sevilla, Biblioteca Capitulare y Colombina, 7-7-23, ff. 57-87 ; ms. Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, H.B. X., Philos. 15, f. 277r-293v), Siger de Brabant (ms. Oxford, Bodleian Library, Canon. Misc. 175, ff. 47v-73v ; ms. Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 2330, ff. 20r-39r), Boèce de Dacie (G. FIORAVANTI (éd.), *Boethii Daci Opera. Quaestiones super IVm Meteorologicorum*, Copenhagen 1979) et Raoul le Breton. Parmi les commentaires anonymes, il vaut la peine de mentionner les *Questions* sur les quatre livres des *Météorologiques* transmises dans le ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 9559, ff. 51v-71v, qui doivent très probablement être attribuées à Siger de Brabant. En Italie, à peu près à la même époque, le quatrième livre a été commenté, entre autres, par Matteo Mei de Eugubio (ms. Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Fesul. 161, ff. 73r-84v), Corrado da Ascoli (ms. Bologna, Biblioteca comunale dell'Archiginnasio, A 207, ff. 39r-59r); Antonio da Parma (ms. Ravenna, Biblioteca Classense, 409, ff. 130v-132v).

Ce dernier livre, qui a été défini comme un traité de chimie⁹⁰, consiste en effet pour la plupart dans des longues et arides énumérations de qualités, ce qui rend ce traité fastidieux à une lecture non spécialisée et peu adapté à la vernacularisation.

Les lecteurs des trois vernacularisations des *Météorologiques* n'ont pourtant pas dû être complètement étrangers aux études philosophiques. Les sources et les modèles (explicites et implicites) des ces auteurs montrent en effet clairement que leurs traductions, loin de se concevoir comme une alternative au savoir des écoles, en sont plutôt le reflet. Cette situation est bien illustrée par le profil de Mahieu de Vilain, à la fois traducteur français et commentateur latin. Nous ne savons pas si son exemple constitue une exception : dans l'état actuel de nos connaissances, aucun élément ne nous permet de déterminer le rapport des vernacularisateurs italiens à la culture scolastique. Si l'identité du vernacularisateur et du destinataire de la traduction française sont en effet désormais connues, ces circonstances restent encore

90. I. DÜRING, *Aristotle's Chemical Treatise. Meteorologica, Book IV*, Göteborg 1944. D'après Ingemar Düring, la collocation du quatrième livre des *Météorologiques* à la suite des trois premiers serait quelque peu arbitraire et devrait être attribuée à Andronicos de Rhodes, l'éditeur des œuvres d'Aristote. Cette thèse a été critiquée par David Furley, d'après lequel le quatrième livre des *Météorologiques* n'est pas un traité chimique, car il ne se limite pas aux corps inorganiques, mais doit plutôt être considéré comme un préambule pour l'étude des corps animés : D. FURLEY, « The Mechanics of *Meteorologica IV*: A Prolegomenon to Biology », dans : P. MORAUX et J. WIESNER (éds.), *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum: Studien zu einigen Dubia. Akten des 9. Symposium Aristotelicum (Berlin 7–16 September 1981)*, Berlin 1983, pp. 73-93. En ce sens, le positionnement de ce traité après les trois premiers livres des *Météorologiques* et avant les ouvrages biologiques serait pleinement justifié. Cet avis est désormais partagé par la plupart des chercheurs, parmi lesquels E. LEWIS (éd.), *Alexander of Aphrodisias, On Aristotle Meteorology 4*, London 1996, pp. 9-15 et P. LOUIS (éd.), *Météorologiques*, Paris 2002, 2 vols., vol. 1, pp. XV-XVIII. D'après Cristina Viano, la question de la place du quatrième livre des *Météorologiques* au sein du corpus aristotélicien peut être clarifiée seulement à partir de la nature des écrits d'Aristote, qui constituaient des matériaux pour l'enseignement plutôt que des traités autonomes. En ce sens, Aristote aurait pu utiliser le quatrième livre des *Météorologiques* avec le *Traité de la génération et de la corruption*, pour l'étude des qualités élémentaires et de leurs effets, avec le dernier chapitre du troisième livre des *Météorologiques*, pour l'étude des métaux, ou avec les ouvrages biologiques, pour l'étude des corps homéomères : C. VIANO, *La matière des choses : le livre IV des Météorologiques d'Aristote et son interprétation par Olympiodore*, Paris 2006, pp. 109-113. Quoi qu'il en soit, ces doutes sur l'emplacement du quatrième livre des *Météorologiques*, propres à certains commentateurs modernes et anciens (comme ALEXANDRE D'APHRODISE, *In Aristotelis Meteorologicorum libros commentaria*, éd. M. HAYDUCK, Berolini 1899, p. 179, ll. 3-11), ne semblent pas avoir préoccupé les penseurs médiévaux.

dans l'ombre dans le cas des versions italiennes. Comme nous l'avons vu, le contenu des gloses de l'un des manuscrits transmettant la *Metaura* florentine révèle que ce texte appartenait à la bibliothèque d'un commerçant voyageur. Rien dans le manuscrit lucquois ne semble en revanche nous éclairer sur ses possesseurs ou ses usagers. En attendant que des recherches ultérieures jettent de la lumière sur ces aspects, j'espère avoir fourni, à travers ces renseignements à propos des *Questions* italiennes sur les *Météorologiques* d'Aristote, une contribution à l'histoire de l'aristotélisme médiéval en langue vernaculaire.

Annexe I : les listes des Questions italiennes et des Questions de Raoul le Breton

Le tableau suivant illustre la correspondance entre les *Questions* anonymes sur les *Météorologiques* en langue vernaculaire transmises dans le manuscrit Lucca, BS, ms. 1385, ff. 1ra-27ra et la source latine de ce texte, les *Questions* sur les *Météorologiques* de Raoul le Breton. Les intitulés des *Questions* de Raoul sont ceux de l'édition que je suis en train de préparer : ils reproduisent le texte du manuscrit Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, Conv. Sopp. E.1.252, ff. 104ra-140vb, que je corrige avec le texte du manuscrit Osimo, Biblioteca dell'Istituto Campana, fondo principale 18.L.38, deuxième fascicule⁹¹.

| | | <i>Questions anonymes italiennes</i> | | <i>Questions de Raoul le Breton</i> | |
|--------------|--------------|--|---|---|--------------|
| <i>Folio</i> | <i>Ordre</i> | <i>Intitulés des questions</i> | <i>Intitulés des questions</i> | <i>Intitulés des questions</i> | <i>Ordre</i> |
| 1va | I.1 | Se de queste cose pò essere scientia. | Utrum de impressionibus metheteorologicis possit esse scientia. | Utrum de impressionibus metheteorologicis possit esse scientia. | I.1 |
| 1vb | I.2 | Se queste cose metharolice son facte da la natura. | Utrum metheteorologica sint a natura. | Utrum metheteorologica sint a natura. | I.2 |
| 1vb | I.3 | Se questo mondo qui de soto sia recto e gubernado dal cielo. | Utrum mundus inferior et omnia alia que sunt hic inferior regantur a corpore celesti. | Utrum mundus inferior et omnia alia que sunt hic inferior regantur a corpore celesti. | I.4 |
| 2ra | I.4 | Se la prima cason, çoè Dio, rega queste cose de soto sença l'alturio del cielo. | Utrum causa prima possit regere immediate istum mundum inferiorem sine influentia celi. | Utrum causa prima possit regere immediate istum mundum inferiorem sine influentia celi. | I.6 |
| 2rb | I.5 | Açò che questo mondo nostro se possa conservare, se el è mistiero ch'ello sia continuato cum lo corpo de li cieli. | Utrum iste mundus inferior sit continuus celo, vel corpore celesti, ut gubernetur inde. | Utrum iste mundus inferior sit continuus celo, vel corpore celesti, ut gubernetur inde. | I.7 |

91. Pour la localisation des questions du commentaire de Raoul dans les manuscrits de Florence et d'Osimo, voir PANZICA, *Commenti ad Aristotelè*, Annexe I.

| | | | | |
|-----|-------|---|---|------|
| 2va | I.6 | S'el cielo ae una natura cum li elementi. | Utrum celum sit nature elementaris. | I.8 |
| 2vb | I.7 | S'el fuoco è posto ovvero sta in lo concavo del cielo de la luna sì come in suo luogo proprio. | Utrum ignis sit naturaliter in concavo orbis lune. | I.9 |
| 3ra | I.8 | Se le nuvole posse generare desovra in la periferia, çoè in la sumità desovra del aere, la qual è presso al fuoco, çoè lo logo ch'è desovra da li monti altissimi, sovra quali poca distantia è a esere [<i>sic</i>] presso al fuoco. | Utrum nubes possint generari in loco superiori aeris, scilicet super periferiam seu concavum altissimorum montium. | I.10 |
| 3rb | I.9 | Se l'aere pò esser natural mente caldo. | Utrum aer sit naturaliter calidus. | I.11 |
| 3va | I.10 | Se lo luogo de meço l'aere, che se chiama 'meço intersticio de l'aere', sia fredo. | Utrum interstitium, sive media regio aeris, sit perpetue frigiditatis. | I.12 |
| 4va | I.11 | S'el fuoco in la soa spera se muove circolare mente per natura. | Utrum ignis motus circulariter in sua spera moveatur naturaliter, et hoc est querere utrum motus circularis ipsius ignis in sua spera sit sibi naturalis. | I.13 |
| 4vb | I.12 | Se gli venti se pon generare in lo luogo desovra de l'aere. | Utrum venti possint generari in loco superiori aeris. | I.14 |
| 5ra | I.13 | Se questi corpi celesti pò generare caldo in questi corpi de soto. | Utrum corpora superiora habeant generare calorem in istis inferioribus. | I.15 |
| 5rb | I.14 | S'el moto o ver movimento pò generare calore, e del modo come ello se fa. | Utrum motus habeat calefacere sive generare calorem. | I.16 |
| 6rb | I.15 | Se lo lume scalda per natura. | Utrum lumen habeat per se calefacere. | I.17 |
| 6vb | I.15b | Se le valle è più calde de gli monti ⁹² . | Utrum valles sint calidiores montibus. | I.18 |

92. Cette question est présentée comme une sorte d'annexe à la question précédente : à la différence des autres questions, elle n'est pas introduite par une rubrique et une lettrine indiquant le début d'un nouveau chapitre du texte, mais simplement par les mots : « e per alcuno dicto se

| | | | | |
|-----|------|--|--|------|
| 7ra | I.16 | Se le inflamatione et impressione de l'aere inflam- mate, come le stelle volante et coruscatione, dali, eges, iatus, voragine in celo et bachini e cosifate cose, se possa generare per exhalation calda e secca. | Utrum inflammationes, sive impressiones inflam- mate aeris, cuiusmodi sunt sydera volantia, corus- cationes, dali, eges, yatus et voragine in celo et bothis et huiusmodi, generentur ex exalatione calida et sicca. | I.19 |
| 7rb | I.17 | Se queste impresion de le qual è dicto, scilicet dali et eges et simigliante, apa differentia specifica. | Utrum impressiones iste de quibus quesitum est, sicut dali et similes, differant secundum speciem et formam. | I.20 |
| 7rb | I.18 | Se quella flamma che vola, che se chiama 'stella', se muove ad alcuno luogo determinato. | Utrum sydera volantia moveantur ad aliquem determinatum locum. | I.21 |
| 7va | I.19 | Se gli colore che pare in cielo et in l'aere sia colore segondo verità o vero segondo aparenzia. | Utrum illi colores qui apparent in celo et in aere sint ibi secundum veritatem vel secundum appa- rentiam solum. | I.22 |
| 7vb | I.20 | Se la stella comata è de natura del cielo. | Utrum stella comata sit de natura celesti vel de natura elementari. | I.24 |
| 8ra | I.21 | Se la stella comata se genera in la sfera del fogo, o vero de l'aere, et in qual logo de l'aere. | Utrum cometa generetur in sfera ignis. | I.25 |
| 8va | I.22 | Se questa stella, id est comata, se move per lo movimento del cielo. | Utrum stella comata movetur motu celi. | I.26 |
| 8vb | I.23 | Se la stella comata significa morte de alcuno prin- cipo et sterilità et venti et morte comuna de gente. | Utrum cometa significet mortem principum. | I.27 |

fa questione ». Ces mots, précédés par un pied-de-mouche à l'encre bleue, suivent directement, sur la même ligne et sans autre transition graphique, la fin de la question précédente.

| | | | | |
|------|------|---|--|------|
| 9rb | I.24 | Se fa una questio de la galasia, se ella è de natura elementale o vero de natura del cielo, anche o che la sia in lo logo degli ellementi, o ver [9va] in lo luogo degli cieli. | Queritur causam de galaxia, et primo utrum sit de natura elementari vel de natura celesti. | I.28 |
| 9vb | I.25 | Mo è da domandare de le impressione che nasce da vapore fredo et humido, sì como è la piovvia e la gliança, etc. Et è questio prima se queste impressione è generate da caldo o ver da fredo. | Queritur circa generationem eorum que fiunt ex vapore calido et humido, cuiusmodi sunt pluvia, grando, nix et pruina, et queritur primo utrum impressiones ille generentur a calido vel a frigidò. | I.29 |
| 10ra | I.26 | Se la nebia è cason de piovvia. | Utrum nebula sit signum pluvie vel serenitatis. | I.30 |
| 10va | I.27 | Se la plovvia se genera in logo fredissimo de l'aere. | Utrum pluvia generetur in loco frigidissimo aeris. | I.31 |
| 10va | I.28 | Che è la rason che questa piova cade in picòle goçe e tal fia in [10vb] maore goçe. | | |
| 11ra | I.29 | Se de l'aere che è in la region meçana de tuto l'aere se pò generare aqua. | Utrum ex aere existente in media regione aeris possit pluvia generari. | I.32 |
| 11rb | I.30 | Se tuta l'aqua pluviale de' cadere a goçe. | Utrum tota aqua pluvialis debeat guttatim cadere vel simul. | I.33 |
| 11va | I.31 | Se la rosada e la brina ae generarse in lo logo desovra da le nuvole. | Utrum ros et pruina habeant generari in loco frigidò vel nivium. | I.34 |
| 12ra | I.32 | Se la rosada se genera più tosto regnando lo vento Alostro o vero regnando [12rb] Bora. | Utrum ros habeat magis generari flante Austro quam flante Borea. | I.35 |
| 12va | I.33 | Se domanda una questio se le nuvole ae alcun movimento determinato ad alguno logo naturale mente. | Utrum nubes habeant moveri cum ventis aut habeant aliquem motum naturalem. | I.36 |
| 12vb | I.34 | Se la neve se pò generare in lo logo de le nuvole. | Utrum nives possint generari in loco nubium qui est remotus et sursum. | I.37 |

| | | | | |
|------|------|---|--|-------|
| 13rb | I.35 | Se la gragnola se genera in lo logo de le nuvole propinquo a la terra, o vero remoto più, como è el meço interstitio de l'aere. | Utrum grando generetur in loco nubium remotiori vel propinquiori. | I.39 |
| 13vb | I.36 | Se in la terra pò essere voragine, çòè concavità e caverne. | Utrum in terra sint voragine et concavitates. | I.40 |
| 14ra | I.37 | Se queste voragine è principio de le fonte e de li flumi. | Utrum voragine existentes in terra sint principium fontium et fluviorum. | I.41 |
| 14rb | I.38 | Anchora è questione s'el fluxo de l'acqua è naturale a lo orificio de le fontane. | Utrum fluxus aquarum ad orificium fontium sit naturalis. | I.42 |
| 14vb | I.39 | Se gli flumi dura sempre. | Utrum fluvii sint perpetui. | I.43 |
| 14vb | I.40 | Se el poesse essere ch'el fosse dilluvio generale per natura. | Utrum possibile sit esse aliquod diluvium univ- sale per naturam. | I.45 |
| 15rb | II.1 | Se lo logo del mare è proprio e naturale de le aque. | Utrum locus proprium aquarum sit mare. | II.1 |
| 15vb | II.2 | Se lo logo naturale de le aque è in meço del mondo apresso lo centro de la terra. | Utrum locus naturalis aquarum sit in medio mundi, circa centrum terre. | II.2 |
| 16rb | II.3 | Se l'acqua del mare de' e possa essere salsa. | Utrum aqua maris debeat naturaliter esse salsa. | II.3 |
| 16va | II.4 | S'el mare è perpetuo. | Utrum mare sit perpetuum. | II.4 |
| 16va | II.5 | S'el mare de' fluere e reflueru, çòè cedere e redornare. | Utrum mare debeat fluere et reflueru. | II.6 |
| 17rb | II.6 | Se le aque degli flumi e degli fonte possa esser salse. | Utrum aque fluviales et fontales debeant esse salse. | II.7 |
| 17vb | II.7 | S'el vento se pò generare de exhalatione calda e secca. | Utrum venti generentur ex exalatione calida et sicca. | II.8 |
| 18rb | II.8 | Se gli venti de' essere grandissimi in lo comença-mento, çòè in lo logo in lo quale egli se genera. | Utrum venti debeant esse minimi in principio sue generationis, in loco videlicet in quo primo gene- rantur. | II.11 |

| | | | | |
|------|-------|--|---|-------|
| 18va | II.9 | S'el sole fa cessare gli venti, o vero ch'el sole sia cason de acrescere venti. | Utrum sol faciat cessare ventos vel utrum permoveat et augeat et generat ipsos. | II.12 |
| 18vb | II.10 | Se gli venti pò essere freddi. | Utrum aliqui venti sint frigidi. | II.15 |
| 19ra | II.11 | Se el terremoto è possibile, et è a dire se la terra se pò movere. | Queritur circa capitulum de motu terre, et primo queritur utrum terre motus sit possibilis, et hoc est querere utrum possibile sit terram moveri. | II.16 |
| 21ra | II.12 | Se la materia del tonitruo, çoè exhalatio calda e secca, tuta insieme sia propulsa alo inçoso. | Utrum materia tonitruui, que est exalatio calida et sicca inclusa intra ventrem nubis aqueose, simul tota propellatur et moveatur deorsum | II.20 |
| 21rb | III.1 | Se eneas e typhon, o vero vento de turbine, çoè vento de gran turbança (li quali duy è una cosa), sia una cosa, çoè eneas et typhon. | Utrum enefyas et tyfon, sive ventus turbinis, quod idem est, sint idem vel differant. | III.1 |
| 22ra | III.2 | Utrum incensione et fulmen e coruscation apa differencia. | Utrum incensio, fulmen et coruscatio, differant vel sint idem. | III.2 |
| 23ra | III.3 | Se lo fulmen è exhalatio inflammata e segregata da la nuvola. | Utrum fulmen sit exalatio inflammata segregata a nube | III.3 |
| 23va | III.4 | Se, vogliando vedere alcuna cosa, el conviene che lo radio de l'oglo se refranga ad alcuno corpo polito, e questo è a dire se lo vedere se fa manda<n>do fora da l'ochio ad alcuna cosa. | Utrum visus vel radius visualis refrangatur ad ali-quod corpus politum vel tersum vel speculari. | III.4 |
| 24ra | III.5 | Se lo yris se fa per refraction del sole a la nuvola. | Queritur circa yridem, et primo utrum yris cause-tur ex refractione ad nubem. | III.7 |
| 24va | III.6 | Se alcuna cosa che se vega per lo meço humido apara de maore quantità che la no sia. | Utrum res vise per medium humidum flante Euro appareant maioris quantitatis quam prius erant. | III.8 |

- 24vb III.7 Se lo lume che apare in l'aere è in l'aere reale mente e materiale mente, o vero che ello ge sia intentionale et immateriale mente, in modo che noi digemo che la preda è in la mente mia secondo [25ra] la ymaginacione.
- 25va III.8 Se lo lume per via de refraction possa fare apparenzia de color in alcuno corpo, lo quale colore no sia prima mente in lo corpo, overo faça apparencia de alcuno corpo che non sia vero corpo.
- 26rb III.9 Se li colori che appare in lo yride sia veri colori.
- 26va III.10 Se lo yris se genere e façasse in lo logo in lo quale ello appare.
- III.10 Utrum lumen habet esse in medio realiter vel secundum esse intentionale.
- III.11 Utrum lumen incidens alicui corpori faciat apparenziam istius corporis que prius non apparerat in illo corpore per refractionem ad talem corpus.
- III.12 Utrum colores qui in yride apparent sint ibi secundum veritatem vel secundum apparenziam tantum.
- III.13 Utrum yris sit et generetur in loco in quo apparet.

Annexe II : le résumé des Questions sur les Météorologiques des ff. 29va-31vb

Cette annexe présente la transcription du résumé des *Questions sur les Météorologiques* transmis aux ff. 29va-31vb du manuscrit de Lucques. Le résumé énonce les questions, illustre brièvement la solution, et mentionne, de manière asystématique, les thématiques secondaires abordées dans les questions.

Une bonne partie du feuillet 31v est à peine lisible, voire illisible, à cause de l'usure du parchemin, qui présente en outre, en correspondance des lignes 28-30 de la première colonne, un trou de la hauteur de deux lignes et de la largeur de trois caractères, causé probablement par une brûlure. Nous pouvons donc supposer que ce feuillet était le dernier du volume à l'époque médiévale, et que le feuillet de garde en parchemin qui clôt le codex a été ajouté postérieurement. J'ai reconstitué le texte difficilement lisible à l'aide des passages correspondant dans le texte principal (ff. 22ra-27ra).

En ce qui concerne les critères de transcription, je me suis limitée aux interventions signalées à la note 34. Je n'ai donc pas éliminé les incohérences orthographiques du texte ; aussi ai-je transcrit les indications des chapitres telles qu'elles apparaissent dans le manuscrit, à savoir tantôt en lettres (en latin ou en langue vernaculaire), tantôt en chiffres romains, tantôt en chiffres arabes. Pour la même raison, je n'ai pas uniformisé la forme plurielle du substantif « colore », qui, à distance de quelques mots, devient, de féminin, masculin (f. 30ra, ll. 33-35). La même oscillation caractérise le substantif « fluvio », qui est parfois féminin (« le fluvi », f. 30vb, l. 15), mais plus fréquemment masculin (« li fluvi », f. 30vb, l. 18). Pour la pluie, l'anonyme emploie presque toujours le mot « pluvia », mais parfois « plovía » (f. 30rb, l. 28) ; de la même manière, le mot pour le tonnerre apparaît presque toujours dans une forme très proche du latin, « tonitruo », et une seule fois dans la forme « tono » (f. 31rb, l. 14). Les termes directement repris du latin peuvent d'ailleurs donner lieu à des incertitudes, comme c'est le cas pour « terremotus », que l'anonyme traduit le plus souvent par « terremoto », mais parfois aussi par « terramoto » (f. 31rb, ll. 3-4). Des incertitudes orthographiques se retrouvent à maintes reprises, notamment dans les consonnes doubles, dont l'usage incohérent donne lieu aux graphies alternatives « aparencia » et « apparencia », qui se présentent en rapide succession (respectivement

à la deuxième et à la quatrième ligne du f. 31va), ou « soto », la forme la plus fréquente pour l'adverbe « sous », et « sotto », également attestée (f. 30vb, l. 13). On retrouve tantôt la forme « como », tantôt la graphie « commo », car cet adverbe est souvent, mais pas toujours, écrit avec un *titulus* en dessus du premier « o ». Plus rare, mais également attestée dans le manuscrit, est la forme « come » (f. 30ra, l. 17). La même incertitude concerne l'utilisation de « h » : aussi l'anonyme écrit presque toujours « luogo », mais parfois également « luogho » (f. 30va, l. 10), et la graphie « homo » (e.g., f. 29va, l. 27), qui constitue la règle, n'exclut pas « omo » (f. 30vb, l. 28). La troisième personne singulière du verbe « essere » est presque toujours « e » ; dans un cas, on lit néanmoins « he » (f. 29va, l. 24). D'autres oscillations paraissent encore plus surprenantes, comme le substantif « littera » (e.g., f. 30vb, l. 5), qui apparaît une fois dans la forme « leterra » (f. 30vb, l. 16). Parfois, les monosyllabes oxytons sont suivis par une voyelle signalant l'accent : c'est le cas de la troisième personne singulière du verbe « potere », d'habitude écrite « po », mais qui apparaît aussi dans la forme « poi » (f. 31rb, l. 2). La particule interrogative « se » apparaît parfois dans la forme « si » (f. 31rb, l. 39). J'ai estimé utile et intéressant de ne pas cacher ces hésitations, car elles témoignent de l'effervescence et de l'incertitude qui accompagnent le projet, ambitieux et novateur au début du XIV^e siècle, d'exposer la science aristotélicienne en langue vernaculaire.

< Lucca, Biblioteca Statale, ms. 1385, ff. 29va-31vb : tabula
questionum in Aristotelis libros I-III *Meteororum* secundum
Radulphum Britonem >

Questo sie libro de quelle cosse che speta al mundo desovra, çoè al cielo et al fuoco et a l'aere et a l'aqua et a la terra quanto al mundo de soto, in lo quale libro se contene quatro libri particulari.

In lo primiero libro se contene trenta octo capitulli.

Capitulum primum, in lo qualle se contene poremiale mente commo la octima vita he ad avere sciencia, e maxime sciencia speculativa, la quale è perficione de la intellecta asa più che nesuna altra sciencia; e quanti modi lo homo pò esere enpaça en acquistare questa sciencia; e rasona se asigna de ço.

Et quid est subiectum in questo libro de *Methaura*.

Capitulum secundum, in lo qualle se expone che vole dire questo vocabolo *Methaura*.

Capitulum tertium, in lo quale se disputa se de queste cose methaurolice pò essere sciencia et in quale modo pò essere sciencia.

Capitulum quarto [*sic*] è in lo quale se contene se queste cose methaurolice eno facte da natura o vero da l'arte; e quale è [29vb] la casone naturale et in quale modo elle è ordenate al cielo.

Capitulum 5, se questo mundo qui de soto pò essere governato dal cielo; e rasono pro e contra; e destincione de eo.

Capitulum 6, se Deo possa regere questo mundo de soto sença lo adiutorio del cielo.

Capitulum septimum, se questo mundo de soto, a çò che ello se possa governare, convegna continuarse cum lo cielo.

Capitulum octavum, si celo ha una natura cum li ellementi; e rasono pro e contra.

Capitulum nonum, s'el fuoco è locato en lo concavo della spiera de la luna sì como in so luogo proprio, çòè ch'el fuoco sia apresso de la luna sì como in so luogo proprio; e rasono pro e contra; e rasono quare alcuno ellemento è caldo et alcuno fredo.

Capitulum X, se le nuvole se pò generare in la periferia, çòè in la sumità de l'aere la quale è apresso del fuoco, e questo⁹³ sie lo luogo lo quale è desovra dali monti altissimi; e como se fa le nuvole.

Capitulum XI, se l'aere pò essere naturale mente caldo; e rasono pro e contra.

Capitulum 12, se lo luogo mego de l'aere, lo quale è chyamato 'megio intersticio de l'aere', çòè logo in lo quale se genera gragnuola e neve e pluvia, sea fredo naturale mente; e rasono pro e contra; e in questa questione eno opinione contrarie.

Capitulum 13, se domanda per questione s'el fuoco in la soa spera se mova circolare mente, çòè movimento rotundo; e rasono pro e contra; e destincione del moto naturale secundo lo Commentatore.

Capitulum XIII], se li venti se pò generare in lo luogo desovra da l'aere, lo quale è presso [30r] al fuoco; e rasono pro e contra; e dise Aristotile che no.

Capitulum XV, se li corpi del cielo pò generare calore in questi corpi de soto; èl modo como è et non è, imperçò che ello rescalda per rarefacion, id est trito aere, como dixè Aristotile.

Capitulum XVI], se fa questione s'el moto overo lo movimento pò generare calore; e del modo come questo se fa; e rasono pro e contra; et opinione alcune diverse et opinione vere; et instancia contra lo vero; e del moto violento⁹⁴ e progressivo; e solucione de rasono.

93. questo] *ms. add. sed exp. se*

94. violento] *ms.:* violer to

Capitulum XVIIJ, se lo lume se rescalda per soa natura; e rasone pro e contra; e tense per vero che no omne lume rescalda; èl modo come lo lume rescalda.

Capitulum XVIIIJ, se le inflamacion che aparno (stelle volante et altre cosse simiante) possa nascere de exalacione; e commo queste cosse se fa in l'aere; e commo parno volare.

Capitulum IXX, se queste impresione, çoè stelle volante, coruscacione, dali, eges, iatus, voragines et bochyni, aparno differencia naturale e specifica; e dixè Aristotile che no.

Capitulum vigesimum, se quella inflamacion che se chyama 'stella volante' se mova ad alcuno determinato luogo; e la cason de molte novità che aparno in l'aere de note et eno a modo de fuogo, le quay aparno myraculi a la gente.

Capitulum XXJ, in lo quale se domanda se le colori che apare in cielo et in l'aere sia veri colori; e dixese che no; e la rason per che.

Capitulum XXIJ, de la stella comata, çoè de quella stella che apare avere coda, id est coa, se ella è de natura del cielo; èl modo como ella se⁹⁵ genera.

Capitulum XXIIJ, se demanda in quale luogo [30rb] se genera la stella comata, ovvero in l'aere ovvero in la spera del fuogo; e per che rasone se fa.

Capitulum XXIIIJ, se la stella comata se move a movimento del cielo; e rasone pro e contra; èl modo come se fa.

Capitulum XXV, in lo quale se domanda se la stella comata, quando ella apare, significhy morte de alcuno barone; èl modo commo pò essere.

Capitulum XXVJ, se la galasia, çoè quella blancura che apare in lo cielo a modo de una via, sia de natura del cielo ovvero de natura de li elementi; e modo commo ella se fa.

Capitulum XXVIJ, lo quale se domanda questione con lo vapore fredo et humio. Dapo che è dicto de le questione che se <fa?> con lo vapore caldo e secco, domandase in questo capitulo se queste impresione como è pluvia, chiaça e gragnuole, si agenera dal caldo ovvero da fredo; e respondesse che naturale mente da fredo et accidentalle mente da caldo⁹⁶.

Capitulum XXVIIJ, se la nebia è cason de plovìa ovvero del bel tempo; e rason pro e contra; èl modo como se fa questo.

Capitulum XXIX, se la plovìa se genera in luogo fredissimo de l'aere; e rasone pro e contra; et la virtù de çò; e quante parte ha l'aere; e del modo commo la plovìa se genera; e de la differencia tra la ghyaça e la pluovìa; e del modo per che piove alquante fiade aqua minuta et aqua grossa, e aqua grossa più la estate che le inverno; item le piove piue de nocte che de dì, e più de inverno che

95. se] *ms. add. sed expunx.* gn

96. caldo] *ms. add. sed expunx.*: era in luogo fredissimo

d'estate, ancho en⁹⁷ lo autunno, quando el piove, tal fia piove rane, tal fia vermi et altra⁹⁸ natura de pesse.

[30va] Capitulum XXX, se de alcuno aere se pò fare aqua; e la rasone pro e contra; èl modo como se fa de l'aere aqua.

Capitulum XXXJ, se tuta l'aqua che piove dipa cadere tuta asunata overo a goça; e dixè che a goça; èl modo per che.

Capitulum XXXIJ, se la rosada e la pruina se genera in luogo desovra da le nuvole. Dixè Aristotile che no, anche nase presso ala terra, e in quali luogho la rosa e in quali tempi; e del modo commo se genera lo melle.

Capitulum XXXIJJ, se o la rosa se genera più tosto overo quando regna Buora, id est uno vento fredo, overo regnante vento Alostro; e del modo; e casone per che rosa se fa; e che in diverse parte se fa più rosa per uno vento che per uno altro.

Capitulum XXXIIJJ, et è de le nuvole, in lo quale se domanda una questione se le nuvole ha alcuno movimento determinato, çoè quando elle se move ad alcuno determinato luogo; e tense per virtù che elle no apa uno movimento.

Capitulum XXXV, se la neve se pò generare in luogo in lo quale se genera le nuvole; e rasone se fa pro e contra; èl modo commo se fa la neve; e diversità alcuna de la neve e de la piova.

Capitulum XXXVJ, in lo quale se domanda se la gragnola, id est la chiaça che cade d'estade, se ella se genera in lo luogo de le nuvole più presso ala terra overo più remoto da la terra, çoè desovra dal mego intersticio de l'aere, overo in quello mego intersticio; e rasone pro e contra; et de questa questione è opinione che dixè lo vero asa presso l'una cum l'altra, imperçò che la maore parte se genera la gragnola presso ala terra, e pò essere che ella se genera desovra comme dito.

[30vb] Capitulum XXXVIJ, in lo quale se domanda se in la terra pò essere voragine çoè caverne, fosse e concavità; e rasone pro e contra; e la verità sta che 'l⁹⁹ sole è casone de çò; èl modo commo elle se fa è manifesto in la littera.

Capitulum XXXVIIJ, se queste voragine overo fosse eno casone de li flumi; e la verità è che no; èl modo apare in la littera.

Capitulum XXXIX, in lo quale se domanda se lo corso de l'aqua che se fa alo luogo che nasce le fontane, con çò sia cossa che una fontana nasca in la sumità del monte e l'aqua vegna de sotto, se questo moto è naturale; e la verita èl modo è manifesto in la questione.

Capitulum XL, se le flumi dura sempre; e dixese che no; e rasone e modo apare in la lettera como de' essere.

97. en] *ms. add. sed expunx.:* la

98. altra] *ms. alna*

99. l] *ms. add. sup. lin.*

Capitulum XLJ, in lo quale se domanda se li flumi che nasce da li monti altissimi duri più che quelli che nasce da li monti bassi; e dixese de sì, çoè quelli che nasce da li grandi monti dura più; e rasone èl modo commo se fa.

Capitulum XLIJ, s'el pò essere ch'el fosse dilluvio generale per natura; e dixè Aristotile èl Commentatore de no; e rasone e modo per che no pò essere è manifesta in la littera; e opinione secundo Avicenna che l'omo pò nascere per cor>pcione, et <r>asone¹⁰⁰ per che non pò essere. In questo se compie lo primo libro de la *Methaura*.

En questo luogo se comença lo secundo libro de la *Methaura* de Aristotile, in lo quale se contene capituli.

Capitulum primo, in lo quale se domanda questa questione: se lo mare è proprio luogo et naturale de le aque; e rasone pro e contra; èl Phylosopho dixè che sì; e dubio de la salsura del mare e respension a çò.

[31ra] Capitulum secundo, in lo quale se move questione se lo logo naturale de le aque è in mego del mondo, id est apresso del çentro¹⁰¹ de la terra; e rason pro e contra; et opinio de Platone circa questo dito.

Capitulum 3, se l'aqua del mare dibia essere e possa essere salsa; Aristotile dixè che sì; èl modo commo se fa apare in la littera; e solutio de rasone.

Capitulum quarto, s'el mare è perpetuo, çoè se ello de' sempre durare; e cason e modo commo è da dire.

Capitulum 5, se l'aqua del mare de' fluere, çoè andare giù, e refluere, çoè tornare suso : e rasone pro e contra; et condicion requisite a çò; e modo commo la luna adovera in questo fluxu per quatro quadre; e che mare pò moverse et fluere per altre casone.

Capitulum 6, se le aque de gli flumi e de le fonte possa essere salse; e rasone pro e contra. Dixè lo Phylosopho che le flumi pò essere salsi; et è aque velenose; e commo è grande diversità de aque; e per che alcuna aqua fa la lana bianca e alcuna negra; e diversità de terreno.

Capitulum 7, et è de li venti, in lo quale se domanda s'el vento se pò generare de exalatione calda e secca; e per questo aparerà che cosa è vento; e de questo è molte oppinione scripte in la littera; e modo commo se fa lo vento e de cosa; e solutio de rasone.

Capitulo 8, in lo quale se domanda se li venti de' essere grandissimi in lo cominçamento; e Aristotile dixè che no, anche deno essere piçoli; èl modo e la casone como se fano grandi.

Capitulo 9, se sole fa çessare li venti overo che ello le faça nascere; e rasone pro e contra; e solutio de la questione; èl modo commo se fa; et etiam commo lo fredo fa cessare li venti.

100. et] *ms. add. et del.* : ìp

101. çentro] *ms.* çentor

Capitolo X, se li venti pò essere fredî; e rason pro e contra; e modo commo eli pò essere fredî e commo eli è caldî; e per che alcuno vento reschiara l'aere più che uno altro vento, e più caldo e no fredo.

Capitolo XJ, circa lo movimento de la terra, in lo quale [31rb]¹⁰² se domanda se questo terremoto è possibelle; çòè a dire se lla terra se poi muovere; e rason pro e contra; e modo commo se fa lo terramoto; e como se avre la terra; e como se fa li monti.

Capitolo XIJ, se alcune ysole de' tremare sì como fa alcuna altra terra; e rason pro e contra; e rason per che alcuna se move e alcuna no.

Capitolo XIII, del tonitruo, in lo quale se domanda s'el tonitruo ênephyas sia una natura; e rason pro e contra; èl modo commo se fa tonitruo ênephyas; e rason de diversità de soni che se fa in l'aere quando se fa lo tono.

Capitolo XIIIJ, se questo pò essere che a çò ch'el faça tonitruo, ch'è exalacio calda et secca, convegna includerse in lo corpo de la nuvola fredo et humida; e rason pro e contra; èl modo commo se fa; e casone de molte novità che apare in l'aere, commo è fuogo e stelle che voli e corpi che arda et altre cosse commo è candelle apresse.

Capitolo XV, se fa questione se la materia del tonitruo, çòè exalatio calda et secca tuta insieme e asunada, sia propule çaçada alo ingoso quando lo tonitruo se de' fare; e rason pro e contra; èl modo como è fato e como e' no è fato.

Circa lo 3° libro de la *Methaura* se domanda alquante questio<ne>, et primo in lo primiero capitolo, se eneas e thyphon, overo vento de turbine, çòè vento de granda turbança, li quay duy venti eno uno vento, mo' se domanda se illi è uno vento e una medessema cosa; e rason pro e contra; et Aristotile fa differencia tra questi duy venti; èl modo commo eli è diversi; e commo illi se fa et è più modi; e como in¹⁰³ questo vento apare essere molte fiade moni e altre firacole; e le rason per che.

Capitolo secundum, in lo quale se domanda si incensione e fulmen e corrupscione [31va] apa differencia; e commo elle se fa; e caxone per che alcuno homo, quando ello se intoppa in questi venti, tal fia se le arde i[g] pani e no ha nessuno male a la carne; e simiante cosse in questo capitolo molte belle.

Capitulum tertium, se fulmen sia exalacio la quale se parta da la nuvola; e rason pro e contra; e che cosa è fulmen; e commo sagita de tonitruo possa essere de prieda overo de ferro et açaro; e como quello açaro è utille.

Capitulum 4, se vegando alcuna cosa, se el se parte alcuna cosa, çòè alcuno raggio da l'ochio che vada infina a la cosa che è viguta. Et questo sie a dire se lo

102. Les mots « e più caldo e no fredo » ont été ajoutés après la dernière ligne de la colonne ; ils sont précédés par un signe constitué par un V renversé surmonté de deux points. Ce signe ne se retrouve à aucun autre endroit de la colonne.

103. in] *ms. add. sup. lin.*

vedere se fa mandando fora de l'ochio alcuna cosa, como alcun phylosophi dicea, sì como Platone e molti altri phylosophi; e rasone pro e contra; et oppinione de çò; e commo Aristotile in questo luogo segue li antixi e no favella de propria intencione.

Circa lo capitulo V, de yride, se domanda questione se lo yris, çoè l'arco che apare in l'aere, se faça per refracione del sole a la nuvola; e rasone pro e contra; e dixè commo è lo vero modo de l'arco, e como differat color puniçeo e purpureo.

Capitulum 6, in lo quale se domanda questione se alcuna cossa che se vega per lo meglio humido apara de m<aore> quantità che ella non sia; e rasone <pro e contra>; e modo como se fa lo vedere a çò ch'el se fa per uno angulo; et exempli che prova çò.

Capitulum 7, se lo lume del sole, overo altro lume che appare in l'aere, se ello l'è reale mente overo intencionale mente e materiale mente, in modo che noy digemo che la preda è in la mente nostra secondo la ymaginacione; e rason pro e contra; e demonstracione la quale solve.

Capitulum 8, in lo quale se domanda questione se [31vb] lo lume per via de refracione possa fare aparencia de colori in alcuno corpo, lo quale colore no era primera mente in lo corpo, overo faccia apparencia de alcuno corpo che no sia vera mente corpo; e rasone pro e contra; e como se fa vero colore e no vero; e como se fa diversi colori; e per che apare simiante colori in lo speculo a quello che è in lo corpo.

Capitulum 9, in lo quale se domanda se li colori li quali <aparno> in lo yride, çoè in lo arco che apare in l'aere, sia veri colori; e como se responde a questa questione per la questione desovra, digando che è veri colori e che è colori no veri; e como questi colori se genera.

Capitulum X, se lo yris, çoè lo arco che se fa in l'aere, se generi e façasse in lo logo in lo quale ello apare; e rasone pro e contra; e dixè per verità ch'el no l'è in quello luogo che ello apare, anco è più da presso.

Aurora PANZICA

Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
 Université de Fribourg, Département de Philosophie
 aurora.panzica@unifr.ch